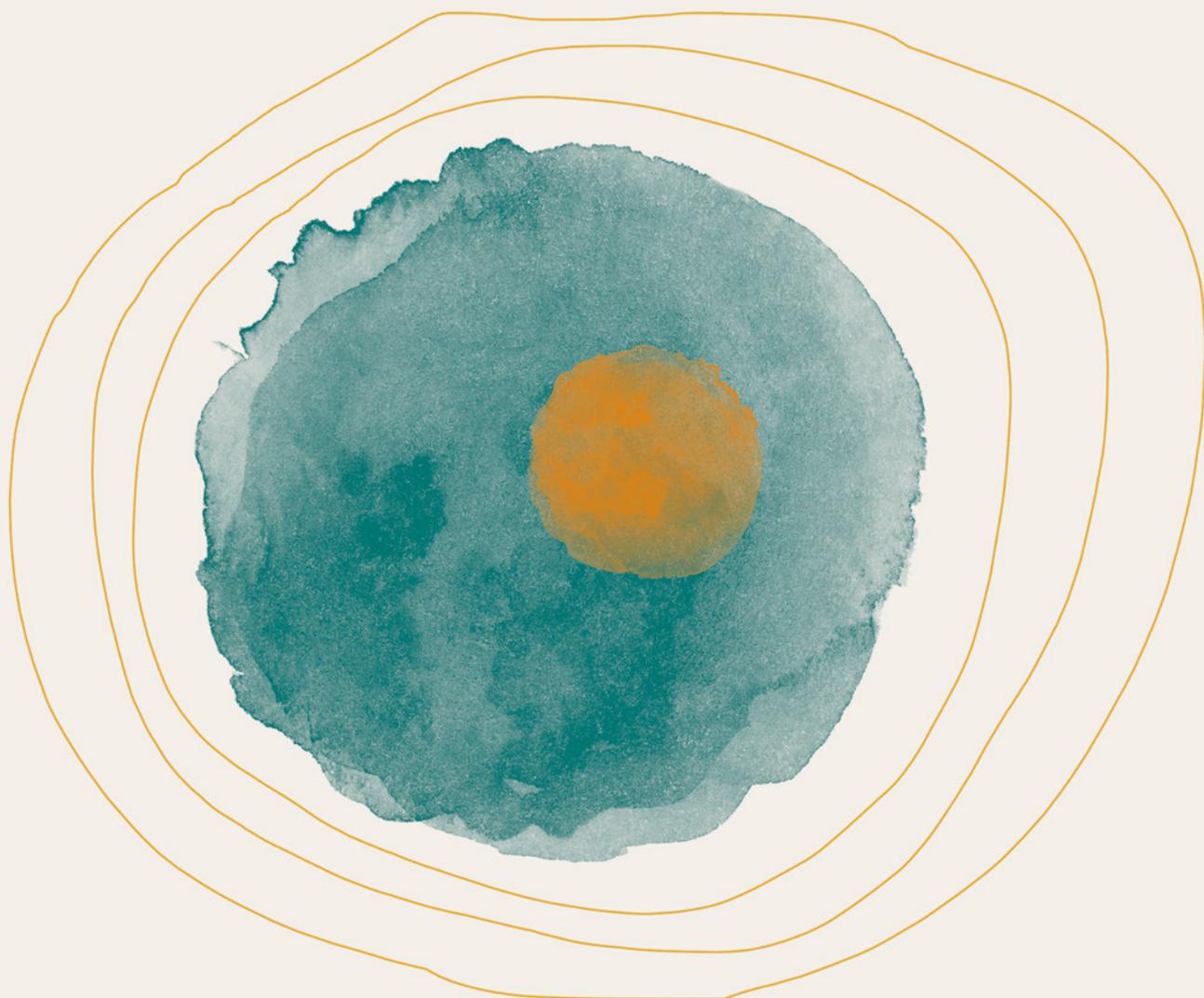


# SOLITUDES 2023

# (RE)LIÉS PAR LES LIEUX

*Une approche territoriale et spatiale des solitudes et du lien social*



**Hadrien RIFFAUT** (direction de la recherche) - CERLIS

**Séverine DESSAJAN** - CERLIS et **Delphine SAURIER** - AUDENCIA

En collaboration avec **Solen BERHUET**, **Sandra HOIBIAN** et **Clara PONTON** - CRÉDOC





# SOMMAIRE

<b>INTRODUCTION</b> .....	5
Le contexte de l'enquête .....	5
Démarche de l'enquête et protocole méthodologique .....	5
<b>PARTIE 1 : LES LIEUX DE SOLITUDE</b> .....	7
Géographies de l'isolement .....	7
Solitudes et isolement en France aujourd'hui .....	9
Solitudes et isolement à l'épreuve des lieux .....	13
<b>PARTIE 2 : LES LIEUX DU LIEN</b> .....	19
Qui fréquente quels lieux ? .....	19
Les lieux fréquentés par les personnes seules et isolées .....	22
Les espaces de rencontres et de sociabilité .....	25
<b>PARTIE 3 : DES LIENS DANS LES LIEUX</b> .....	29
Appréhender les lieux par la nature des liens tissés .....	29
Des chevilles ouvrières au cœur des lieux .....	45
<b>CONCLUSION</b> .....	48
<b>PRINCIPAUX ENSEIGNEMENTS : L'ESPACE COMME ENJEU DU LIEN SOCIAL</b> .....	50
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	51
<b>ANNEXES</b> .....	52
Tableau récapitulatif des personnes interrogées .....	52
Liste des membres des associations participantes à l'enquête .....	53

# INTRODUCTION

## LE CONTEXTE DE L'ENQUÊTE

Depuis 2010, la Fondation de France publie annuellement son rapport sur les Solitudes en France. Ces recherches inédites, qui analysent à chaque parution la solitude sous un angle spécifique révèlent l'ampleur du phénomène et son impact sur notre société. **La solitude est un vaste objet. Elle renvoie tout aussi bien à des expériences individuelles que collectives.** Elle est influencée par des facteurs sociaux, économiques et culturels souvent imbriqués les uns dans les autres. Pour démêler cet écheveau complexe, la multiplication des angles et des échelles d'observation permet de contenir le phénomène tout en offrant de nouvelles clés analytiques.

Cette édition porte sur les lieux de solitude et de lien social. Elle tente de comprendre le lien entre l'espace, le territoire et l'isolement social. Elle s'intéresse au vécu singulier de celles et ceux qui le vivent tout en offrant une vue d'ensemble, en population générale, sur la fréquentation de certains lieux et leur potentiel à créer du lien ou au contraire à produire de l'isolement. Comment les personnes exposées à la solitude et à l'isolement perçoivent-elles leur rapport à l'espace et aux lieux ? Quels lieux fréquentent-elles en priorité ? Qu'est-ce qu'elles cherchent dans ces lieux et qu'elles ne trouvent pas dans d'autres ? Quels liens entretiennent-elles avec ceux-ci ? Dans quelle mesure et sous quelles conditions les lieux peuvent-ils renforcer le lien social ? Et, à l'inverse, comment peuvent-ils contribuer à l'isolement de celles et ceux qui les habitent et les traversent ?

## DÉMARCHE DE L'ENQUÊTE ET PROTOCOLE MÉTHODOLOGIQUE

**La collecte des données repose sur une complémentarité des méthodologies ainsi que sur différentes échelles d'observation du phénomène.** Elle combine **approches quantitative** – avec la réalisation d'une enquête statistique menée par le Crédoc sur un échantillon représentatif de la population en France – et **qualitative** - avec la réalisation d'une **enquête ethnographique** dans des structures qui aident et accompagnent des personnes seules ou isolées.

**L'enquête quantitative** : deux vagues d'enquête ont été réalisées cette année. Une première enquête en ligne a été menée entre le 13 et le 26 janvier 2023 auprès d'un **échantillon représentatif de la population**. 3 051 individus âgés de 15 ans et plus ont été interrogés. Une deuxième enquête en ligne s'est déroulée entre le 22 juin et le 20 juillet 2023 auprès de 3 635 individus âgés de 15 ans et plus. Les individus des deux enquêtes ont été sélectionnés selon la méthode des quotas (région, taille d'agglomération, âge, sexe, habitat individuel ou collectif et PCS), qui ont été calculés d'après le dernier recensement général de la population (2019). L'enquête réalisée en juillet 2023 a été enrichie de questions complémentaires

sur les lieux de sociabilité dans lesquels se rendent les personnes, sujet d'exploration du terrain qualitatif de cette édition. Neuf lieux ont été investigués<sup>1</sup>, pour comprendre si les personnes s'y rendent ou non et la manière dont ces espaces sont investis.

**L'enquête de terrain** : cette nouvelle édition a privilégié les terrains dans trois régions de France : Île-de-France, Nord et Bouches-du-Rhône. Sur ces trois territoires, l'exploration de quartiers excentrés des grands pôles urbains (quartiers enclavés, sensibles ou en difficulté) a été retenue en priorité. Une part plus réduite du terrain a été menée à Paris et en zone rurale. C'est parce que l'isolement des populations obéit aux lois du décentrement, de l'enclavement et dans les cas les plus extrêmes à celles de l'éloignement des grands pôles que le regard s'est porté sur des portions de territoires urbains excentrés ou mis à l'écart.

**Le volet qualitatif de l'enquête relève de l'ethnographie.** Il consiste en une immersion dans les structures investiguées et encourage la participation active de l'équipe de recherche aux activités des groupes étudiés. Deux populations ont été interrogées par entretien : les professionnels œuvrant dans le domaine de la lutte contre l'isolement ou en faveur du maintien du lien social, et les personnes en situation d'isolement. Les entretiens auprès de ces dernières ont, pour certains d'entre eux, fait l'objet de plusieurs rencontres qui ont permis l'instauration d'un lien de confiance et ont permis aux personnes enquêtées une parole plus ouverte, fidèle à la réalité de leurs parcours<sup>2</sup>. **Plus de 30 entretiens approfondis ont été réalisés.** Le croisement des regards de différents acteurs concernés sur un même objet – des professionnels d'une part et des personnes en situation d'isolement d'autre part – offre une compréhension en profondeur des attentes, des besoins et des enjeux soulevés par l'ensemble des parties prenantes.

**1** Les lieux investigués sont les suivants : centres commerciaux ; marchés et commerces de centre-ville ; espaces naturels (bois, forêts, montagnes, lacs) ; places, parcs, jardins publics ; cafés, bars et restaurants ; cinémas ; associations ; bibliothèques.

**2** Un tableau récapitulatif des personnes interrogées dans l'enquête, tout comme la liste des associations participantes sont disponibles en annexe du rapport.

### Rappels des notions clés : isolement et solitude

**L'isolement** se réfère à un état où une personne est physiquement ou socialement coupée des autres. **Il renvoie à la rareté des liens entretenus par un individu dans plusieurs sphères de la vie sociale** comme le travail, la famille, les relations amicales, professionnelles ou le milieu associatif. Dans l'enquête statistique, sont considérées comme isolées les personnes qui n'ont de contacts *de visu* avec les membres de ces cinq réseaux que quelques fois dans l'année ou jamais. Les liens numériques bien que très présents dans le quotidien restent, pour l'essentiel, des liens dits « faibles »<sup>3</sup>, c'est-à-dire plus distants et moins intimes que les relations sociales en face à face.

**La solitude** est quant à elle un état émotionnel qui survient lorsqu'une personne se sent seule. Elle renvoie à un vécu subjectif et se définit indépendamment de l'isolement. Une personne objectivement isolée peut se sentir seule, tout comme une personne entourée. C'est une condition qui s'exprime lorsque la nature des liens n'est plus satisfaisante ou ne correspond plus à ce qu'un individu en attend. Elle renvoie aux difficultés liées à la place occupée dans l'espace social et aux relations entretenues avec les autres.

**3** Mark Granovetter, 1973 « *The Strength of Weak Ties* », *American Journal of Sociology*, vol. 78, n° 6

# PARTIE 1 : LES LIEUX DE SOLITUDE

L'isolement s'éprouve et se vit plus intensément dans certains territoires. Une vision globale du phénomène permet de penser ses géographies et d'identifier les caractéristiques propres à certains espaces. Les territoires les plus touchés par la solitude et l'isolement tout comme les morphologies de lieux qui les favorisent sont au cœur de cette partie. À la dimension spatiale s'ajoute une perspective temporelle qui permet de comparer la solitude et l'isolement dans le temps et d'en mesurer ses évolutions. Comprendre comment ces deux phénomènes se distribuent dans l'espace social et les liens éventuels qu'ils entretiennent avec des effets plus structurels comme la saisonnalité ou les fluctuations économiques du pays est tout autant essentiel. Quels groupes sociaux sont les plus exposés ? Y a-t-il des événements conjoncturels qui l'accroissent ou des périodes de l'année où la solitude s'exprime davantage ? Sur une autre échelle et dans une perspective plus proche du vécu des personnes concernées, il s'agit enfin de comprendre ce que ces dernières mettent derrière ces « lieux de solitude ». Que représentent-ils pour elles ? En quoi renvoient-ils à la solitude et/ou à l'isolement ? Quels récits et quelles expériences en font-elles ?

## GÉOGRAPHIES DE L'ISOLEMENT

### L'inégalité territoriale du lien social : la présence de « territoires esseulés »

La densité, tout comme la vitalité du lien social varient fortement d'un territoire à l'autre. Les données quantitatives recueillies dans l'enquête rendent compte de disparités territoriales fortes structurées autour de critères bien identifiables. **Si la taille de l'agglomération a peu d'influence sur le taux d'isolement, la socio-démographie des territoires et leur économie demeurent des indicateurs plus solides pour repérer les zones qui produisent et concentrent une plus forte proportion de personnes isolées<sup>4</sup>.** Les mouvements récents de contestation issus de quartiers plus populaires ou avant eux, celui des Gilets jaunes ont révélé la présence d'une fracture territoriale qui fissure la France. La crise sanitaire de Covid-19 a elle aussi mis en exergue ces inégalités notamment à l'égard de l'offre de soin proposée et a rendu visible l'écart entre des régions dotées en infrastructures de proximité et d'autres qui en sont dépourvues. Quels sont ces « territoires esseulés » ? Quels sont les facteurs qui, en leur sein, fragilisent le maillage social et favorisent l'isolement ?

<sup>4</sup> Même si les données recueillies révèlent un taux d'isolement légèrement plus élevé à la campagne et dans les petites agglomérations (communes de 2000 à 19 999 habitants), lié principalement à une mobilité moins aisée en zone rurale et à une présence moins dense et diversifiée de lieux de rencontre dans les petites communes.

<sup>5</sup> Notion empruntée à Benoit Coquard dans : *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*. La découverte, Paris, 2019

<sup>6</sup> *Solitude et isolement des personnes âgées en France : quels liens avec les territoires*. Rapport Petits Frères des Pauvres #3 septembre 2019

### L'érosion du tissu relationnel dans les campagnes en déclin

**Les « campagnes en déclin »<sup>5</sup>, qui désignent ces ruralités démographiquement et économiquement fragilisées par la désindustrialisation et le chômage de masse, comptent parmi les territoires où les relations sociales sont les plus affaiblies.** Dans son rapport de 2019 sur la solitude et l'isolement des personnes âgées en France<sup>6</sup>, l'association des Petits Frères des Pauvres révélait déjà que près de la moitié des personnes interrogées vivant en milieu rural ne sortaient pas quotidiennement de leur domicile et qu'elles étaient près d'un quart à passer des journées entières sans parler à personne. Bien qu'en zone rurale

la solidarité<sup>7</sup> et les relations de voisinage soient plus importantes qu'en ville, le manque de services du quotidien et de transports sont les principales causes de l'isolement.

<sup>7</sup> Voir Renahy N, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*. La découverte, Paris, 2010

Si dans les campagnes en déclin le grand âge souffre, la jeunesse n'y est pas épargnée. Les travaux de Benoit Coquard<sup>8</sup> et de Yaëlle Amsellem-Mainguy<sup>9</sup> sur la jeunesse de ces campagnes rendent tous deux compte d'un manque de diversification des relations sociales, d'une mobilité entravée par l'habitat dispersé et la quasi-absence des transports en commun. **La sédentarité qui caractérise le rapport à la mobilité de ces jeunes tend à les isoler encore davantage.**

Les moins diplômés et ceux issus des classes populaires entretiennent une sociabilité repliée sur elle-même. La « bande de copains » qui ordonne ces relations, agit comme une véritable structure informelle de reproduction sociale qui permet souvent de trouver du travail et de s'insérer socialement. Bien qu'intégrateur à maints égards, ce système relationnel peut aussi contribuer à les enfermer et compromettre le rapport de ces jeunes aux études et à l'emploi lorsque le petit réseau auquel ils appartiennent se fragilise ou se délite. Ces considérations ne sont pas sans rappeler l'attachement et les marges d'autonomie que ces jeunes parviennent à créer dans ces espaces pourtant relégués.

---

*“ Si dans les campagnes en déclin le grand âge souffre, la jeunesse n'y est pas épargnée. ”*

---

<sup>8</sup> Coquard B, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*. La découverte, Paris, 2019

<sup>9</sup> Amsellem-Mainguy Y, *Les filles du coin. Vivre et grandir en milieu rural*. Les presses de Sciences Po, Paris, 2021

## La fragilisation des liens sociaux dans les quartiers prioritaires

Les quartiers prioritaires sont eux aussi des zones de vulnérabilité sociale. La sociologie des populations qui y résident, tout comme la qualité de l'aménagement du territoire et des infrastructures qui les constituent sont des données importantes pour comprendre ce phénomène. Dans son rapport de 2020 sur la vulnérabilité et les ressources des quartiers prioritaires<sup>10</sup>, l'Observatoire national de la politique de la ville pointait une liste de critères contribuant à affaiblir le lien social dans ces zones. Sur les cinq millions et demi de personnes peuplant ces quartiers, le rapport pointe des écarts majeurs entre ces habitants et ceux des autres agglomérations parfois limitrophes. Le rapport révèle dans ces zones, **un taux de pauvreté trois fois plus élevé que la moyenne métropolitaine, un taux de chômage une fois et demi supérieur et un taux de suroccupation des logements trois fois supérieur.** Ces habitants et surtout les femmes, ont tendance à rester plus souvent à leur domicile que les autres catégories de la population et quand ils sortent, c'est souvent pour demeurer dans leur secteur. Cette immobilité contribue à restreindre dans l'espace et dans le temps les activités quotidiennes et freine, par là même, l'entretien de relations sociales denses et diversifiées. Les personnes âgées sont également touchées par cette faible mobilité. Dans ces environnements peu pensés pour l'avancée en âge, ces personnes pâtissent plus que d'autres du manque d'infrastructures publiques adaptées à leur état physique qui engendre pour bon nombre d'entre elles un repli sur le domicile.

<sup>10</sup> *Vulnérabilités et ressources des quartiers prioritaires*, Observatoire National de la Politique de la Ville, rapport 2020

## Polarisation des sociabilités dans les grandes métropoles

La ville, par ce qu'elle donne à voir et ce qu'elle propose, incarne cet espace où les relations sociales entretiennent un rapport contrasté. **L'enquête quantitative montre que les personnes résidant dans l'agglomération parisienne sont presque deux fois plus nombreuses à fréquenter un équipement sportif, une bibliothèque, un cinéma, que ceux des communes rurales.** Sans nécessairement renvoyer à la rencontre et aux liens, ces lieux multiplient les occasions d'entretenir une sociabilité qui favorise les contacts et protège de l'isolement. À côté de cette liberté individuelle gagnée, plane aussi chez les urbains un

**11** Rapport sur la pauvreté en France, Observatoire des inégalités, 3ème édition 2022-2023

**12** Le seuil de pauvreté est fixé à 940€ par mois pour une personne seule, soit la moitié du niveau de vie médian.

**13** Notons que l’Outre-mer connaît les taux de pauvreté les plus élevés du pays. 25 % des habitants de La Réunion sont pauvres, c’est trois fois plus qu’en métropole.

sentiment plus négatif caractérisé par l’angoisse de la solitude. En juillet 2023, 28% des habitants de l’agglomération parisienne et des communes de plus de 100 000 habitants se sentent seuls contre 24% des habitants des communes rurales. L’anonymat des grandes métropoles contient en lui-même l’ingrédient qui à la fois nourrit la liberté et alimente le sentiment de solitude. En ville, certains groupes s’en sortent mieux que d’autres. Les populations socialement insérées, diplômées et aux revenus confortables jouissent d’une sociabilité plutôt vive, notamment dans des lieux publics (cafés, bars, restaurants) dans lesquels les groupes aux revenus plus modestes se rendent peu. Si l’on s’intéresse à la précarité et la grande exclusion – deux facteurs majeurs de production d’isolement - c’est aussi en ville que ces situations sont le plus communément observées. Dans son rapport de 2022 sur l’évolution de la pauvreté en France, l’Observatoire des inégalités<sup>11</sup> souligne que la pauvreté se concentre essentiellement dans les centres des communes les plus riches et que 63% des personnes en situation de pauvreté<sup>12</sup> vivent en ville et dans les quartiers défavorisés<sup>13</sup>. On comprend dès lors que **les géographies de l’isolement se calquent sensiblement sur celles de la précarité, voire de la grande pauvreté.**

## SOLITUDES ET ISOLEMENT EN FRANCE AUJOURD’HUI

Les données contextuelles des « territoires esseulés » étant posées, voyons, à présent, ce qu’il ressort des deux vagues d’enquête quantitative sur l’état des lieux de la solitude et de l’isolement en France en 2023. L’isolement et la solitude ont-ils évolué depuis l’année précédente ? Qui sont les plus exposés ? Quels sont les facteurs qui produisent ou renforcent ces deux phénomènes ?

### Un phénomène qui évolue peu mais qui se polarise

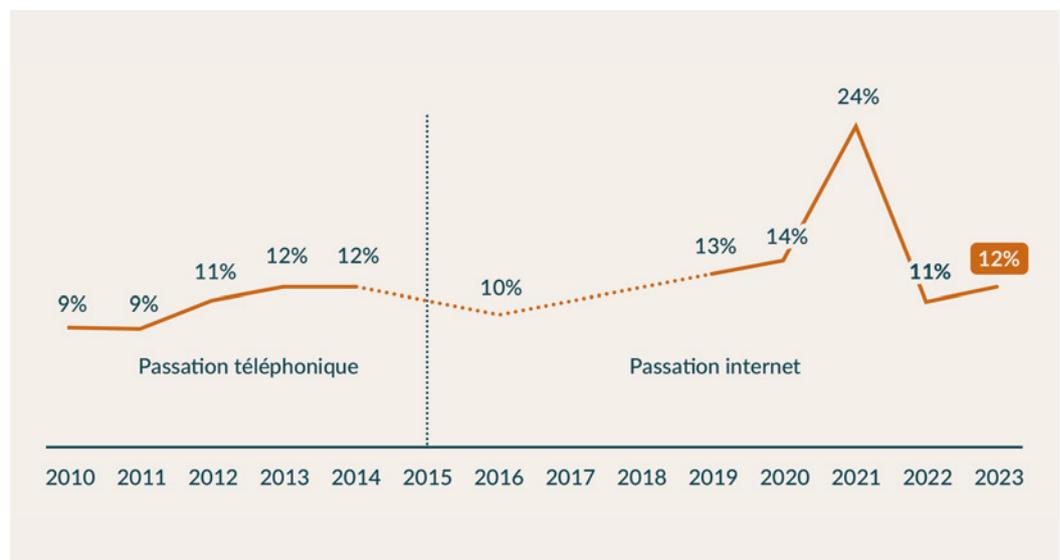
Sur la période 2022-2023, le taux de personnes isolées reste stable, passant de 11% en 2022 à 12% en 2023 (Figure 1). Cette stabilité laisse néanmoins apparaître **une polarisation des sociabilités avec certains groupes qui rattrapent le temps perdu de la période Covid et qui augmentent leurs relations sociales et sortent plus et d’autres qui restent plus isolés** (Figure 2). Par ailleurs, en janvier 2023, 21% des personnes fréquentent dans l’année un seul réseau de sociabilité.

**Figure 1**

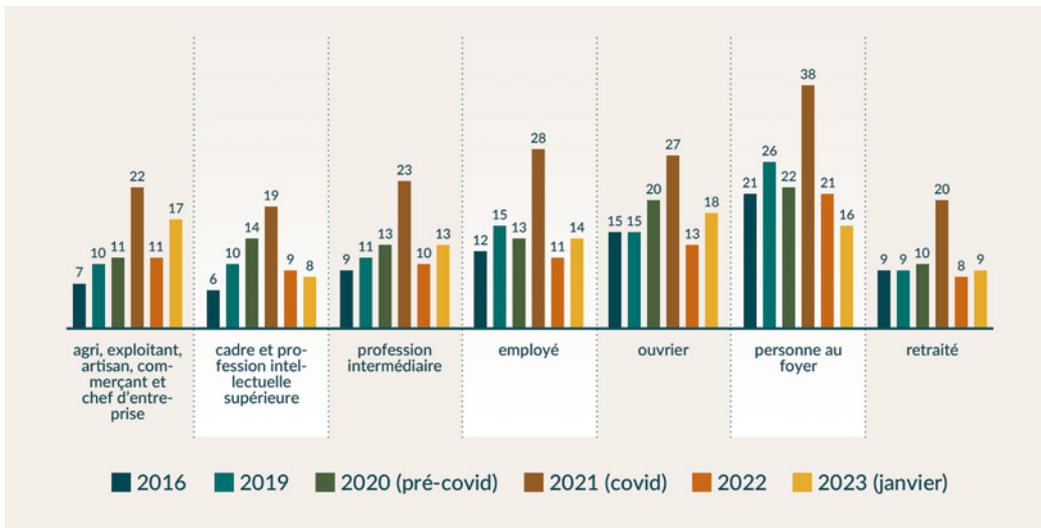
Évolution de la part d’individus isolés dans la population française depuis 2010

Sources : Institut TMO Régions de 2010 à 2014 et Crédoc de 2016 à 2023 dans l’enquête “Conditions de vie et Aspirations”, champ : personnes de 18 ans et plus entre 2010 et 2014 et personnes de 15 ans et plus de 2016 à 2023.

Note de lecture : en janvier 2023, 12% de la population vivant en France est en situation d’isolement relationnel.



En 2023, les **ouvriers** affichent le **taux d'isolement le plus élevé** (18 % - Figure 2) ce qui représente une dégradation de leur situation par rapport à l'année précédente (+ 5 points). La densité des contacts s'est également affaiblie en un an chez les **professions intermédiaires** (+ 3 points) et les **employés** (+ 3 points). Pour les **personnes au foyer**, c'est le mouvement inverse qui s'observe et la reprise de la sociabilité se poursuit. Elles restent toutefois toujours plus isolées que la moyenne générale (16 %, soit + 4 points par rapport à l'ensemble de la population).



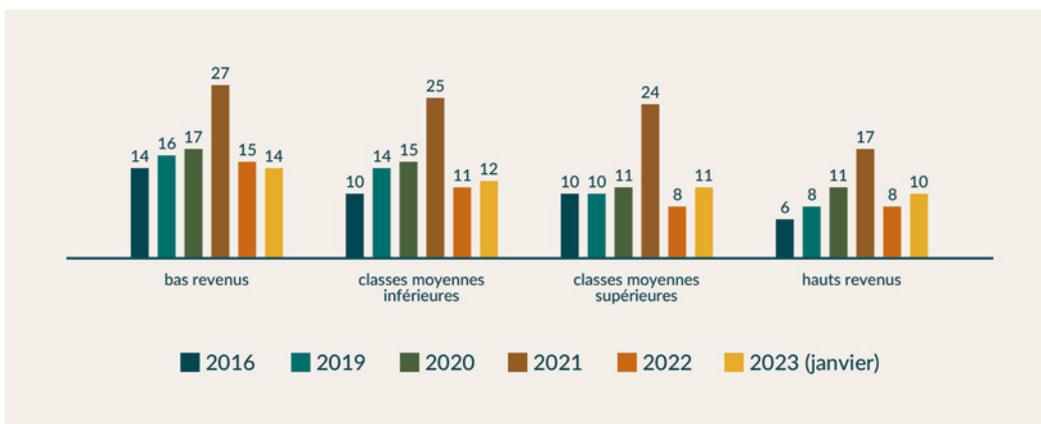
**Figure 2**

Évolution de la part des personnes isolées selon la catégorie socio professionnelle (CSP)

Source : Crédoc, enquêtes Conditions de vie et aspirations, de janvier 2020 à janvier 2023, champ : personnes âgées de 15 ans et plus. Note de lecture : en janvier 2023, 17 % des agriculteurs exploitants, des artisans, des commerçants et des chefs d'entreprise sont en situation d'isolement relationnel.

### Les plus précaires toujours plus exposés à l'isolement

Entre 2022 et 2023, l'isolement relationnel des personnes disposant de faibles ressources reste stable (Figure 3). Toutefois, elles sont toujours plus exposées que les autres catégories de la population à cette situation : 14 % d'entre elles sont isolées au début de l'année 2023, soit 3 points de plus que l'ensemble de la population.



**Figure 3**

Évolution de la part des personnes isolées selon le niveau de revenu

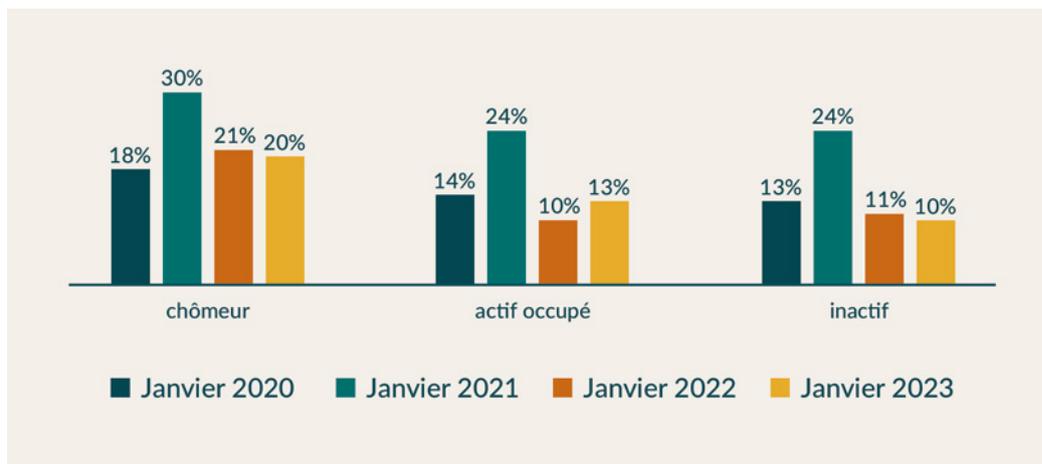
Source : Crédoc, enquêtes Conditions de vie et aspirations, de janvier 2020 à janvier 2023, champ : personnes âgées de 15 ans et plus. Note de lecture : en janvier 2023, 14 % des personnes disposant de bas revenus sont en situation d'isolement relationnel.

En janvier 2023, les personnes au chômage sont, comme en 2022, deux fois plus concernées par l'isolement relationnel que la moyenne de la population (Figure 4).

**Figure 4**

Évolution de la part de personnes isolées selon la situation sur le marché du travail

Source : Crédoc, enquêtes Conditions de vie et aspirations, de janvier 2020 à janvier 2023, champ : personnes âgées de 15 ans et plus.  
 Note de lecture : en janvier 2023, 20 % des personnes au chômage sont en situation d'isolement relationnel.



### Les conséquences délétères de l'inflation sur les relations sociales

La conjoncture économique produit ses effets sur les relations sociales et l'inflation que la France connaît depuis l'été 2021 a des conséquences sur les sociabilités. Sept personnes sur dix déclarent qu'elles ont réduit leurs activités extérieures à cause de l'inflation<sup>14</sup>. Cinq sur dix ont limité leur sociabilité chez eux et dehors et un quart des personnes interrogées – les plus petitement logées et les revenus les plus modestes – disent ressentir des tensions au sein de leur foyer.

<sup>14</sup> Ces données sont issues d'une étude menée par le Crédoc pour la Direction Générale de la Cohésion Sociale (DGCS) en 2023.

En période de crise économique et surtout pour les plus modestes, la sociabilité est un arbitrage majeur, qui réduit d'autant l'intensité de leurs relations sociales. La baisse du pouvoir d'achat a pour conséquence la réorientation de leur budget vers des besoins essentiels tels que la nourriture, le logement et les soins de santé au détriment de l'organisation de réunions festives au domicile ou de sorties en groupe à l'extérieur du foyer.

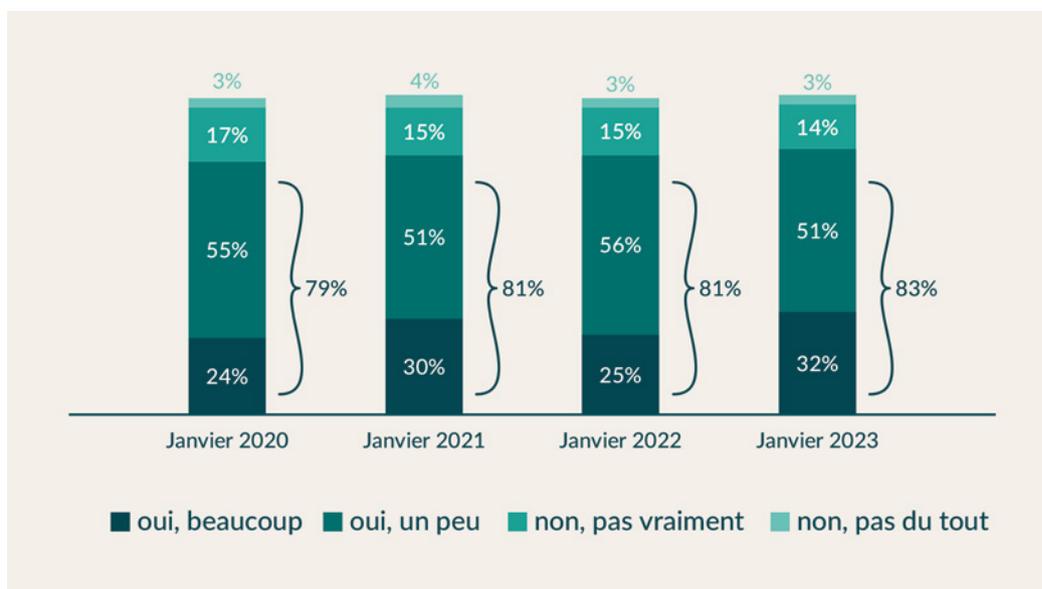
### La solitude plus douloureuse au quotidien

Si, comme l'isolement, le sentiment de solitude se stabilise et ne fait pas l'objet d'évolutions majeures, il est en revanche perçu comme plus douloureux que les années précédentes. Une personne sur cinq (21 %) indique se sentir régulièrement seule, une proportion

**Figure 5**

« Souffrez-vous du fait de vous sentir seul ? »

Source : Crédoc, enquêtes Conditions de vie et aspirations, de janvier 2020 à janvier 2023, champ : ensemble des personnes ayant indiqué se sentir seules « Tous les jours ou presque » ou « souvent »  
 Note de lecture : en janvier 2023, parmi les personnes ayant indiqué se sentir seules, 32 % déclarent beaucoup souffrir de ce sentiment de solitude.



stable depuis janvier 2021 et très proche de celle mesurée avant la crise sanitaire (19 %). En revanche, **parmi les personnes qui se sentent régulièrement seules, 32 % indiquent qu'elles souffrent beaucoup de cette situation**, une proportion en hausse de 7 points par rapport à celle observée l'année précédente (Figure 5). Si l'on tient compte des personnes qui souffrent « un peu » de cette situation, ce sont plus de huit personnes esseulées sur dix (83 %) qui déclarent souffrir de cette situation (+ 2 points en un an et + 4 points depuis janvier 2020). Il faudrait du recul pour comprendre et expliquer plus en profondeur les raisons de cette hausse. Néanmoins, la baisse du pouvoir d'achat occasionnée par la montée de l'inflation qui isole et freine les mobilités peut, en partie, l'expliquer.

## Un sentiment de solitude en progression aux beaux jours

Les deux vagues d'enquête menées en janvier et en juillet révèlent des variations saisonnières notables du sentiment de solitude. La solitude progresse avec l'arrivée des beaux jours. Un quart de la population déclare se sentir régulièrement seule en juillet 2023. Un chiffre en hausse de 5 points par rapport à janvier 2023<sup>15</sup>. La sociabilité estivale ayant lieu davantage en extérieur, elle est aussi plus visible aux yeux des autres et peut laisser suggérer que sa propre vie sociale est moins dense que celle du reste de la population. Un effet de comparaison qui peut susciter une frustration, notamment chez les personnes qui bénéficient moins de moments d'échanges *de visu* avec leur entourage. Il y a aussi les personnes qui ne partent pas en vacances et qui, de fait, sont exclues de ce rituel collectif saisonnier, largement repris dans les conversations et dans les médias. Au-delà, c'est aussi

**15** Les résultats des années précédentes n'ont pas été insérés car l'interrogation avait lieu en face-à-face au printemps et en ligne en hiver.



**Figure 6**  
Évolution de l'expression du sentiment de solitude selon l'âge

Source : Crédoc, enquêtes Conditions de vie et aspirations, janvier et juillet 2023, champ : personnes de 15 ans et plus.  
Note de lecture : en juillet 2023, 45% des moins de 25 ans se sentent seuls « tous les jours ou presque » ou « souvent ».

un effet de norme sociale qui est amplifié avec l'allongement des journées et l'arrivée des beaux jours. Ce sentiment est encore plus présent chez les jeunes, notamment les moins de 25 ans dont le sentiment de solitude atteint 45% en juillet (Figure 6), une hausse de presque 20 points par rapport à janvier 2023.

La sociabilité des jeunes, comparativement aux personnes plus âgées, se caractérise par une vitalité des sorties extérieures, et principalement tournée vers le réseau amical<sup>16</sup>. **La forte hausse du sentiment de solitude peut s'expliquer par la période des vacances scolaires d'été, où les élèves et les étudiants perdent les contacts liés à la sociabilité du lieu d'étude et des activités extra-scolaires.**

**16** Odile Risoan, 2004, « Les relations amicales des jeunes : un analyseur des trajectoires sociales lors du passage à l'âge adulte », *Genèses*, n°54, 2004/1

# SOLITUDES ET ISOLEMENT À L'ÉPREUVE DES LIEUX

Comme nous l'avons vu, la solitude et l'isolement se concentrent dans certains lieux et touchent plus fortement certaines catégories de la population. Si ces deux phénomènes peuvent être objectivés sur des graphiques et des cartes, localisés dans des lieux qui mesurent leur taux et leur concentration, qu'en disent les personnes interrogées dans l'enquête ? Que mettent-elles derrière ces « lieux de solitude » ? Comment les décrivent-elles et en quoi ces espaces contribuent-ils à fragiliser leurs relations sociales ?

## Le quartier

Plusieurs personnes interrogées dans l'enquête sont originaires de quartiers dits prioritaires. Qu'elles vivent dans l'agglomération marseillaise ou en banlieue parisienne, ces personnes ont toutes mentionné leur environnement immédiat comme une zone de fracture productrice d'isolement.

### *L'alerte des travailleurs sociaux*

En leur qualité d'observateurs privilégiés de la vie sociale, les travailleurs sociaux qui agissent au sein de quartiers situés en zone prioritaire soulignent tous leurs difficultés à maintenir et faire du lien sur ces territoires. **C'est surtout l'érosion, voire dans certains cas la disparition de services essentiels aux habitants qui accentuent l'isolement et renforcent, chez eux, des formes plus générales de renoncement ou de repli.** Rania Aougaci, coordinatrice de la Conciergerie d'Air Bel à Marseille implantée au cœur d'un quartier classé politique de la ville de 1200 logements et de 6000 habitants exprime son sentiment d'abandon par les bailleurs sociaux et à la disparition progressive des services publics : « *On est abandonnés, les bailleurs ne font plus leur travail, les logements sont dégradés, on a eu des cas de légionellose et tout le monde s'en fout* ». C'est à la suite du départ de la Poste, véritable pôle de sociabilités du quartier, qu'elle décide l'an dernier de créer le relais postal. Cette activité, pourtant très chronophage et qui empiète sur le temps consacré à l'accompagnement des usagers, est vitale pour maintenir un lien entre les habitants et l'extérieur. Comme d'autres responsables associatifs engagés dans les quartiers prioritaires, elle déplore que son action se substitue en partie à celle des pouvoirs publics. Les propos d'Isabelle Stoïanoff, directrice adjointe de la régie de quartier de Nanterre, dresse elle aussi le même constat : « *On nous a donné une délégation de service public sans nous le dire* ».

### *La détresse des jeunes générations*

Si la détérioration des conditions de vie est évoquée par les professionnels associatifs, les habitants aussi témoignent de cette altération. Younes et Hakim respectivement âgés de 17 et 19 ans ayant grandi dans le quartier de la Belle de Mai à Marseille<sup>17</sup> se souviennent, avec nostalgie de leur prime jeunesse et du temps où les activités étaient nombreuses, notamment celles organisées avec le concours de la Police nationale, assurant le lien entre l'institution et les riverains : « *Avant même avec les policiers on faisait des choses, je les connais les policiers, on faisait des trucs avec eux, j'ai fait un concours VTT avec eux. C'était bien il y avait le volley, le tennis de table aussi, il y avait des sorties kayak, des sorties bateau. On avait même fait un camp avec eux, une randonnée dans le Var à Gap, c'était incroyable !* » (Hakim, 19 ans, sans emploi, Marseille). L'entretien se poursuit sur une rhétorique de la perte, de l'abandon matinée d'insécurité : « *On [la nouvelle génération] s'en fout, on est plus dans notre coin, on est plus tendus, on est plus fermés par rapport à la jeunesse d'avant. On est plus fermés*

<sup>17</sup> Le quartier populaire de la Belle de Mai à Marseille, situé près de la gare Saint-Charles, est aussi l'un des plus pauvres d'Europe.

dans nos pensées et dans nos groupes. Avant c'était pas comme ça». Hakim fait le lien direct entre délinquance et isolement : « C'est la délinquance qui enferme, et la violence dans la ville. Avec la délinquance, il n'y a plus rien dans le quartier. Mon quartier est trop endormi, il dort. Il n'y a pas d'activités, il n'y a pas de loisirs, il n'y a pas d'aides aux devoirs pour les enfants du quartier. Quand les petits rentrent chez eux après l'école c'est pas pour faire leur devoir, c'est pour allumer la Play [jeux vidéos] ». Ce quartier qui les a vu grandir et pour lequel ils se sont voués même à leurs dépens est aujourd'hui, pour eux, un lieu qu'ils souhaitent, tous deux, mettre à distance pour assurer leur avenir : « Moi je veux avoir un diplôme, mon permis, me marier et m'éloigner d'ici. Avant je faisais tout pour le quartier. Maintenant il y a des voitures bizarres, des gens bizarres et je n'ai plus envie de me mélanger. C'est aussi pour ma sécurité et celle de ma famille que je ne veux plus me mélanger. Je ne veux pas qu'une moto s'arrête et me mette deux balles dans la tête. On est à Marseille là, on n'est pas à Paris. Quand les motos s'arrêtent c'est pas pour livrer des pizzas ou des sushis (rires nerveux) ». Le récit d'Hakim est celui d'un quartier qui isole et enferme, d'un quartier qui résonne avec les trajectoires des jeunes de sa génération et qui mine leurs perspectives d'avenir. Après un long silence et une pointe d'amertume dans le regard, il finit par ces mots : « C'est le quartier qui nous a tués ».

---

*“ Mon quartier est trop endormi, il dort. Il n'y a pas d'activités, il n'y a pas de loisirs ... ”*

---

## Le domicile

Le domicile est lui aussi rapporté dans nombre d'entretiens comme un lieu de solitude. **Lorsque les liens extérieurs, avec les proches se fragilisent, le foyer devient vite l'espace du retrait, de l'enfermement et de l'ennui.**

### L'enfermement au foyer des aidants familiaux

Catherine, 63 ans, retraitée d'un poste de cadre dans l'industrie pétrolière, séparée et mère d'un enfant Léo, 25 ans, polyhandicapé, se remémore avec difficulté le moment où son fils unique a quitté le domicile pour rejoindre le Cabanon de Simon<sup>18</sup> où il réside actuellement. Ce choix, qu'elle et son fils ont formulé ensemble pour encourager l'autonomie de Léo et alléger Catherine a été vécu douloureusement par cette dernière : « Au début j'étais contente qu'il soit content, il était heureux, il était avec d'autres et il faisait d'autres activités, il rencontrait du monde. Et moi, c'est là que je me suis rendue compte que je n'avais plus grand-chose à faire. Ça m'a fait un grand vide. On parle souvent du nid vide mais c'est ça. Il [son fils] prenait du temps. Je suis passée d'un engagement intense à plus rien d'un seul coup ». **L'engagement intense de Catherine auprès de son fils l'isole des autres si bien qu'après son départ, il lui est difficile de reprendre une vie sociale et de renouer avec l'extérieur** : « Je n'ai pas réussi à recréer un réseau. Au niveau familial il n'y avait pas de répondant pour être à l'écoute. Moi je me suis retrouvée à rester chez moi à dormir et à rien faire. Je suis tombée de haut ». Le domicile est alors, pour elle, lieu de repli, espace d'inertie et d'immobilité dont elle s'extrait aujourd'hui avec difficulté. L'entretien lui permet de revenir sur la solitude des parents d'enfants en situation de handicap et les difficultés rencontrées au quotidien par les aidants familiaux : « Même l'annonce du handicap, c'est très dur, on a eu un manque d'information. La solitude, elle est là dès le début. Je n'avais pas grand monde pour m'aider, mon mari a perdu son emploi et on a divorcé ensuite ».

<sup>18</sup> Le Cabanon de Simon est un lieu d'hébergement et de vie à Marseille, dédié aux personnes atteintes de handicap cérébral. Le projet vise à décloisonner les mondes entre valides et non valides par la création d'un habitat mixte et par une ouverture de l'établissement vers l'extérieur.

### Le retrait des personnes âgées isolées

Les personnes âgées isolées font aussi état d'une expérience résidentielle vécue comme un enfermement. Anne-Marie et Léon, originaires de villages du Nord, respectivement âgés

de 77 et 82 ans et tous deux veufs reviennent sur la solitude qui les frappe à la suite du décès de leur conjoint. Pour Anne-Marie, retraitée de l'Éducation Nationale, trois grandes étapes sont associées à des moments de retrait. La première, qui fait écho à celle de Catherine, correspond au départ de ses filles du foyer familial : « *Même si je n'ai pas été une maman très interventionniste, j'ai ressenti à ce moment-là une partie de moi qui n'était plus utile* ». La deuxième renvoie directement à l'expérience du travail et la place qu'il occupe dans sa vie : « *quand je suis partie en retraite ça m'a fait un vide là aussi* ». La troisième correspond au décès de son mari, à la perte d'une présence forte rompant l'équilibre essentiel des petites interactions du quotidien : « *Moi ce qui m'a manqué quand j'ai perdu mon mari c'était le dialogue. Vous imaginez, cinquante ans de vie commune ! Quand il est parti, je ne pouvais plus réagir aux événements que je vivais ou que j'entendais, je ne pouvais plus partager, discuter et brusquement, je me suis retrouvée seule avec moi-même* ». Albert, ancien électronicien industriel revient lui aussi sur la perte douloureuse de son épouse et le bouleversement que celle-ci a occasionné dans sa vie sociale : « *Quand vous avez vécu plus d'un demi-siècle avec votre épouse, quand elle est décédée, je me suis retrouvé perdu. La solitude je devenais dingue !* ». Il revient sur ces journées passées seul chez lui à ne rien faire : « *La journée je ne faisais plus grand-chose, je n'avais plus trop d'envie, je restais à regarder la télé dans le fauteuil* ». Sur la perte d'appétit et de goût : « *Quand j'étais tous seul je mangeais beaucoup moins, un yaourt le soir c'est tout. Tout seul je n'ai pas de goût* ». Sur l'étirement d'un temps atone plus prononcé en hiver et plus dur à supporter : « *L'hiver c'est plus dur, les nuits sont longues et le temps passe moins vite* ».

### **Sortir pour s'extraire du domicile**

Pour d'autres, comme Samia, 40 ans, mariée, originaire de Nanterre, allocataire du RSA et mère de trois filles dont une en situation de handicap, l'isolement au foyer n'est pas frontalement abordé. On le saisit en creux, dans un discours marqué d'une volonté d'en minimiser les risques. Pour ce faire, Samia sort, elle investit massivement l'espace public et notamment les associations proches de son domicile où elle et ses filles pratiquent quantité d'activités. **Au fil du temps, elle développe une connaissance fine du maillage associatif de son quartier, qui représente, pour elle, un socle qui la maintient en mouvement.** Son récit renvoie davantage à celui des aidants familiaux, qui vivent la solitude de l'engagement démesuré, de l'investissement total dans des activités menées au profit des autres. Ce qu'elle aimerait finalement, c'est jouir de moments seule, chez elle, pour se recomposer en l'absence de ses filles et de son mari : « *J'aimerais bien être seule un peu plus de temps en temps parce que parfois je me sens fatiguée. J'aimerais rester seule et surtout avec la grande [en situation de handicap], je ne peux plus vraiment le faire, ça fait longtemps que je n'ai plus fait ça* ».

On retrouve des similitudes dans le rapport entretenu par Nora, 54 ans, sans emploi, séparée, deux enfants, habitante du quartier de la Busserine à Marseille, entre l'extérieur et son domicile. Le récit difficile de sa séparation est, pour elle, l'occasion d'aborder son enfermement et ses craintes de rester au foyer : « *La maison c'était l'enfer. Je ne veux pas trop rentrer dans les détails. Mon mari ne travaillait pas et il était toujours là. Pour moi à l'époque la maison c'était un lieu négatif* ». Alors Nora sort avec ses filles pour fuir ce lieu qui l'enferme et l'effraie. Elle use de pratiques de désenfermement, s'efforce de faire naître des espaces d'ouverture et d'écart<sup>19</sup>, ces lieux interstitiels ou de l'entre-deux où d'autres formes de vie sociales sont possibles. Lorsqu'ils se séparent et à l'instant même où son mari quitte l'appartement, Nora reprend du pouvoir sur sa vie. Le récit de ces deux femmes montre à quel point **le domicile peut incarner le lieu de l'isolement et dans les cas plus extrêmes, celui de l'insécurité.** Il révèle aussi, par des jeux subtils de mise à distance, le rôle majeur de l'extérieur dans le maintien de leur vie sociale.

19 Schwartz O, *Le monde privé des ouvriers*, PUF, 1990

### **L'épreuve de l'habitat précaire**

Pour d'autres, comme François, 56 ans, sans emploi, bénéficiaire d'une Allocation Adulte Handicapé (AAH), séparé, avec deux enfants vivant à Marseille, l'isolement se vit et se ressent dans des conditions d'habitat précaire qui soulignent encore plus son retrait du monde. Après un licenciement, une dépression puis un divorce difficile, il glisse progressivement dans la précarité. Il conserve de cette épreuve la jouissance de la maison familiale, mais son état physique et psychique, couplé au peu de revenus dont il dispose, ne lui permettent plus d'en assurer l'entretien. Les factures impayées s'accumulent, les dettes s'amoncellent, la maison se vide de son mobilier. L'électricité et l'eau cessent d'être acheminées. François vit seul, dans un logement vide. Son mobilier : un matelas et une table encerclée de murs de livres qu'il dévore le jour pour « *passer le temps* ». Au cours des entretiens, François restera discret sur ce lieu qui symbolise aussi pour lui un temps révolu, préférant évoquer les structures associatives dans lesquelles il se rend quotidiennement pour se laver, se nourrir et voir du monde.

### **Les déplacements des jeunes en protection de l'enfance**

Les jeunes ayant un parcours en protection de l'enfance ont un rapport particulier à leur lieu de vie. Ils grandissent, pour la plupart, hors de la sphère familiale, le plus souvent en famille d'accueil ou en institution qui requièrent pour y vivre et s'y faire une place, de grandes capacités d'adaptation. La séparation des fratries, dont les cas ne sont pas isolés, fragilise d'autant leur rapport aux lieux en les éloignant encore un peu plus de leurs attaches familiales.

#### **Revers des multi-placements**

Le récit de Vincent, 25 ans, étudiant en Master d'histoire, illustre bien l'instabilité des trajectoires résidentielles propre aux enfants placés et ses conséquences sur la fragilisation de leurs relations sociales. Placé à l'âge de quatre ans « *dès le berceau* », et séparé de ses frères et sœurs, il a grandi en famille d'accueil d'abord en Seine-et-Marne puis dans le Val-de-Marne. **Au cours de ses 21 années de placement, il connaîtra trois familles successives. Trois placements, trois environnements différents qui, à chaque fois, l'isolent de son milieu.** Un premier transfert douloureux à l'adolescence, qu'il vit comme un déracinement : « *J'ai été coupé de tout ce que j'avais construit pendant dix ans, coupé de mon environnement. Il fallait tout recommencer à zéro* ». Son inclusion est difficile. La coupure radicale qu'il subit avec son environnement précédent et le manque de repères l'isole des autres. Il se renferme sur lui-même, dans son monde, a peu de rapports avec sa nouvelle famille d'accueil. Éprouvé dès l'enfance par un contexte familial instable, les multiples placements auxquels il est contraint redoublent son instabilité et amenuisent ses chances de tisser de nouveaux liens. **Car ce sont bien ces déracinements successifs, ces séparations sèches qui freinent ses possibilités d'ancrage dans de nouveaux lieux et minimisent la possibilité de créer de nouveaux liens.** Ces expériences sont d'autant plus traumatisantes pour ces jeunes dont la place dans la société est interrogée et remise en cause depuis l'enfance.

#### **Les risques de la rue : la surexposition des jeunes ayant un parcours en protection de l'enfance**

**Les travaux menés auprès de personnes sans-domicile révèlent, au sein de cette population, une surreprésentation de personnes ayant eu un parcours en protection de l'enfance.** D'après l'enquête « Sans-domicile » de l'INSEE menée en 2012<sup>20</sup>, 15% de

<sup>20</sup> Yaouancq, Françoise, Duée, Michèle, « Les sans-domicile en 2012 : une grande diversité de situations », INSEE, France, portrait social - édition 2014

21 Baronnet J. et Best A., « Aux portes de la rue ou quand les institutions produisent de l'exclusion : les sortants de la protection de l'enfance », Recherche sociale, vol. 227, no. 3, 2018, pp. 5-75

22 Un jeune inséré dans un dispositif d'APJM se doit de rédiger deux fois par an un courrier à son référent départemental pour justifier du respect des objectifs (scolaire et/ou professionnel) qu'il s'est fixé.

23 L'association Repairs75 ! est une ADEPAP (Association Départementale d'Entraide des Personnes Accueillies en Protection de l'Enfance). Par un dispositif d'entraide mutuelle entre pairs – pair-aidance- elle propose un accompagnement individualisé vers l'âge adulte de jeunes ayant eu un parcours en protection de l'enfance.

l'ensemble des sans-domicile et 26 % des personnes sans domicile nées en France sont d'anciens enfants placés par l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE). Un taux qui atteint 36% chez les jeunes sans-domicile âgés de 18 à 25 ans<sup>21</sup>. Cette surexposition de personnes anciennement placées au monde de la rue révèle la vulnérabilité d'un système et la violence que l'institution exerce sur celles et ceux qu'elle est censée prendre en charge et protéger. En effet, **lorsque les jeunes atteignent leur majorité, leur accompagnement cesse**. Les professionnels parlent alors de « sorties sèches » décrivant la brutalité des procédés par lesquels les jeunes se retrouvent livrés à eux-mêmes, parfois après un long parcours d'accompagnement. Si certains peuvent bénéficier d'une « rallonge » via l'Accueil Provisoire Jeune Majeur (APJM) qui prolonge leur accompagnement jusqu'à 21 ans, les procédures administratives à mettre en place et le suivi régulier auquel ils sont astreints<sup>22</sup> découragent les plus fragiles.

**Les observations menées à l'association Repairs75!<sup>23</sup> révèlent la problématique cruciale du logement nichée au cœur des parcours de ces jeunes.** L'association, qui réunit deux fois par mois les personnes qui le souhaitent autour d'un événement nommé les Pieds dans le Plat permet de faire état de ses difficultés et de réagir collectivement à la résolution des obstacles présentés. Au cours d'un de ces événements, la question du logement concernait trois jeunes, dont Vincent, fraîchement expulsé du CROUS où il résidait alors et de Sliman, 20 ans, étudiant en Licence à l'Ecole Nationale des Mines de Paris à la rue depuis trois semaines. Sa prise de parole publique, digne et retenue évoque la rudesse d'un quotidien muré dans le silence et exposé à une précarité extrême. Sliman étudie le jour à l'école et dort la nuit dans des bus. Quand il le peut, il est hébergé chez des amis. Ce qu'il vit, il le garde pour lui. **Il souhaite cloisonner les mondes, séparer son expérience d'enfant placé de l'univers scolaire qui symbolise à ses yeux la réussite.** L'école est comme pour d'autres jeunes dans sa situation, sa planche de salut. L'aide qu'il pourrait potentiellement demander autour de lui est difficile à formuler : « Tu sais c'est difficile de parler de ça [sa situation à l'égard du logement] parce que je ne veux pas mettre les gens mal à l'aise si je leur en parle et qu'ils ne peuvent pas m'aider ». Son silence interpelle. Il renseigne sur la complexité d'aborder cette question du logement surtout pour des jeunes, par ailleurs insérés et en voie d'insertion sociale. Outre la solitude ressentie au contact de la rue s'ajoute celle de ne pouvoir exprimer sa situation et rendre compte de ses difficultés.

## La solitude des acteurs et des actrices de terrain

Les recherches menées sur la solitude au travail insistent toutes sur les nouveaux modes d'organisation et de management (tertiarisation de l'économie, uberisation, activités externalisées, individualisation du travail, objectifs à atteindre, télétravail, etc...) qui complexifient le rapport au travail et en modifie le sens. La solitude des acteurs et des actrices de terrain, qui souffrent pour partie d'une usure au travail, est explorée ici.

---

*“ Je suis tout le temps dans la paperasse et c'est pas mon métier, je m'épuise. ”*

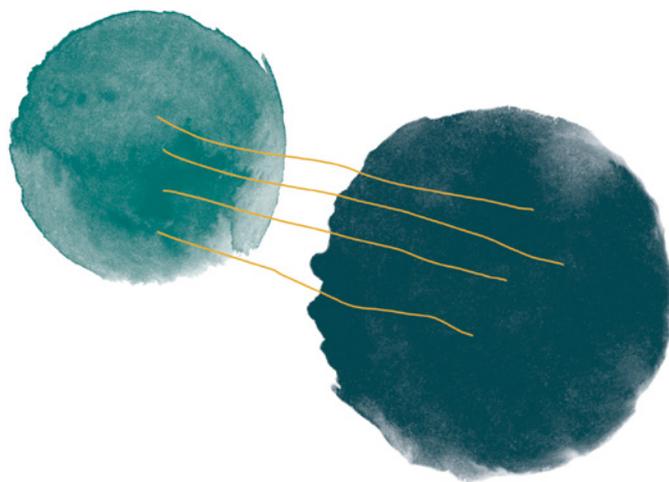
---

Rania Aougaci, coordinatrice de la Conciergerie d'Air Bel à Marseille, rend compte des deux burn-out successifs qu'elle a traversés ces dernières années du fait de sa sur-implication dans l'association. Elle revient sur la complexité des dossiers de demandes de subvention qui augmente considérablement sa charge de travail : « On n'est pas une grosse structure, je suis tout le temps dans la paperasse et c'est pas mon métier, je m'épuise. Je travaille à l'artisanal et c'est ce qui fait aussi notre plus-value mais

*ces dossiers m'épuisent (...) je suis fatiguée, ces derniers mois j'ai vraiment pris une claque, on est tellement la tête dans le guidon qu'on s'essouffle. Et là je suis au stade de la colère, j'ai mes enfants, j'aimerais bien les voir grandir et avoir des week-ends et puis avoir des vacances ».* S'ajoute à cet épuisement, un manque de reconnaissance de la part des pouvoirs publics qui, selon elle, ne valorisent pas suffisamment l'action de ce qu'elle nomme « *les travailleurs de l'ombre* » : « *Il y a plein de gens comme moi, des travailleurs de l'ombre qui ne sont pas reconnus à leur juste valeur et financièrement et en étant aidés et en ayant de la visibilité* ». **L'un des premiers risques d'épuisement des travailleurs sociaux est leur sur-implication affective et émotionnelle.** Rania se bat pour pérenniser et maintenir les activités de la conciergerie. Elle se sent investie d'une mission à l'égard des habitants du quartier qui, sans elle, seraient amputés d'une aide précieuse, notamment dans l'accomplissement de leurs démarches administratives, dans leur accès aux droits, mais aussi dans la revalorisation des parcours de chacun.

Anne-Solène, 38 ans, ex-responsable de l'antenne Île-de-France d'une grande association de parrainage, sans emploi, célibataire sans enfant, insiste, elle aussi, sur les difficultés du métier et la solitude ressentie à un moment de son parcours. Elle, qui a toujours été très engagée et investie dans ses missions et qui perçoit son métier comme un lieu de lien, s'est retrouvée soudainement isolée suite aux restructurations de l'association qui prenaient de l'ampleur. Progressivement ses supérieurs hiérarchiques se retirent au siège et Anne-Solène se retrouve seule à gérer le pôle dont elle a la charge : « *À un moment donné, le siège de l'association s'est beaucoup développé et la directrice n'avait plus autant besoin d'être en lien avec moi et je me suis sentie très isolée, très seule à mon poste* ». Comme Rania, elle évoque les horaires distendus et les responsabilités qui lui incombent comme des charges insupportables.

**Ces témoignages alertent sur les difficultés du métier de travailleur social, sur l'isolement auquel ils sont confrontés au quotidien et sur le manque de valorisation et de reconnaissance dont ils font l'objet.** Clé de voûte du maintien des liens sociaux dans certains lieux ou auprès de certains groupes, ces professionnels, pourtant très engagés et investis dans leurs actions, demeurent fragilisés tant sur le plan physique que psychologique.



# PARTIE 2 : LES LIEUX DU LIEN

La fréquentation des lieux est très hétérogène selon les publics. Certains sont plus inclusifs que d'autres. Il y a des lieux ouverts et des lieux fermés. Des lieux payants et des lieux gratuits. Des lieux où l'on se rend plutôt seul et d'autres accompagné. **Investir un espace ne signifie pas nécessairement y nouer des relations.** Certains sont plus propices à la création de liens et à l'ouverture aux rencontres que d'autres. Quels sont les lieux les plus fréquentés ? Y a-t-il des groupes plus enclins à fréquenter certains lieux ? Et qu'en est-il des personnes seules et isolées ? Où se rendent-elles en priorité ? Quelles analyses peut-on tirer de leurs distributions dans l'espace ?

## QUI FRÉQUENTE QUELS LIEUX ?

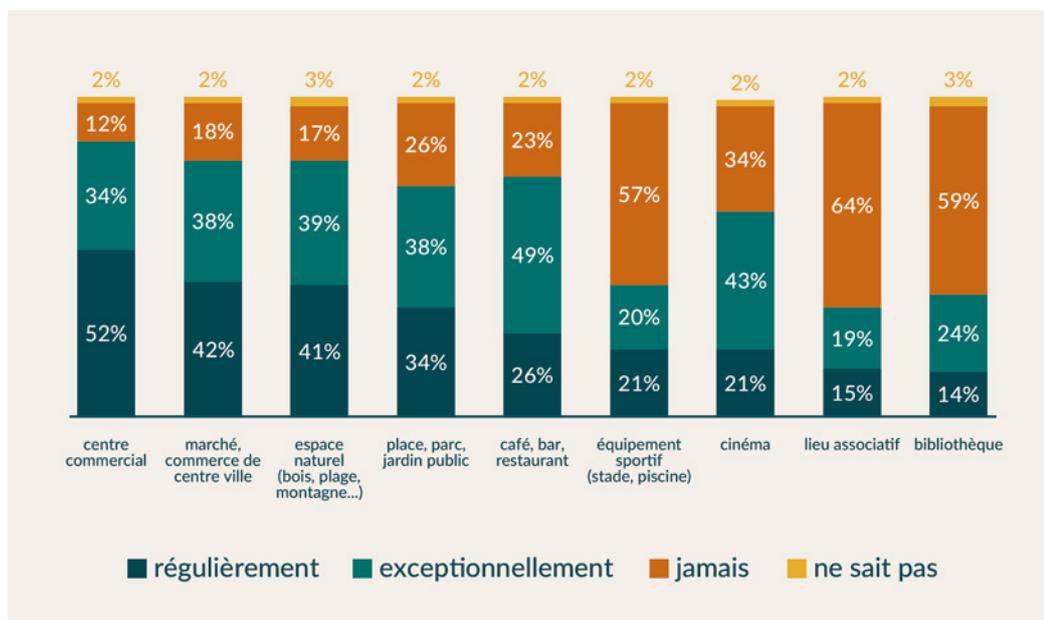
Étudier la répartition des populations dans l'espace permet de renseigner le potentiel d'inclusivité ou au contraire d'exclusion d'un territoire. Plusieurs types de lieux ont été explorés dans l'enquête. Il y a d'abord les lieux publics ouverts et gratuits représentés ici par les espaces naturels (bois, forêt, plage, montagne, etc...), les places, les parcs et les jardins publics. Il y a ensuite les lieux de commerce ou d'approvisionnement comme les centres commerciaux, les marchés, les boutiques de centre-ville. Certains lieux sont payants et supposent que l'on y consomme pour s'y installer ou y demeurer comme les cafés, les bars et les restaurants. Il y a des espaces dédiés à la culture et aux loisirs comme les cinémas ou les bibliothèques, les lieux où l'on pratique une activité sportive et les structures associatives. Le choix des lieux analysés tient compte de plusieurs critères dont nous faisons l'hypothèse qu'ils ont une influence sur leur fréquentation. Les espaces ouverts sont par nature accessibles à tous. Chacun peut s'y rendre et jouir des services qu'ils ont à offrir. Les lieux de commerce ne sont pas toujours liés à leur dimension marchande. On peut, en effet, y faire ses courses mais aussi y flâner sans nécessairement acheter. **Le caractère payant ou gratuit d'un lieu introduit, de fait, un critère discriminant qui limite son accès aux catégories les plus modestes.** Aux côtés des dimensions marchandes et payantes, se greffent des effets de légitimité qui autorisent ou au contraire freinent l'inscription des individus dans un lieu. Se rendre seul dans un bar ou un restaurant peut dissuader les tempéraments les plus réservés. Avant même de décrire la fréquentation des lieux selon les populations et d'observer la distribution des plus isolés dans tous ces espaces, voyons d'abord quels sont les lieux les plus fréquentés.

### Les lieux les plus fréquentés

Parmi les neuf types de lieux testés dans l'enquête quantitative réalisée par le Crédoc, ce sont **les centres commerciaux et les marchés ou commerces de centre-ville qui sont les plus fréquentés, avec respectivement 52% et 42% de la population qui s'y rend de manière régulière en juillet 2023** (Figure 7). Sans pour autant être des lieux dédiés à la sociabilité, les commerces représentent les premiers espaces où les individus se croisent, coexistent et éventuellement se rencontrent. Ils disposent, ainsi, d'un haut potentiel pour favoriser l'échange, même minimal. Une deuxième catégorie de lieux regroupe les espaces naturels ou publics (places, jardins et parcs publics). En juillet 2023, **80% des personnes**

indiquent se rendre dans les espaces naturels comme un bois, la forêt, la plage ou la montagne dont 41% régulièrement. Ces lieux ouverts et gratuits sont plébiscités pour leur grande accessibilité et aussi pour les bienfaits qu'ils procurent, notamment sur la santé<sup>24</sup>. On peut s'y promener, y faire du sport ou tout simplement régénérer son esprit par la détente et l'évacuation du stress. **Près des trois quarts des personnes résidant en France indiquent également fréquenter les lieux tels que les places, parcs ou jardins, dont 34% de manière régulière.** Il s'agit ici plutôt de personnes vivant en agglomération, en quête d'espaces naturels ou de lieux qui les placent en contact direct avec la nature ou un espace ouvert d'où ils peuvent jouir d'un horizon. La troisième catégorie d'espaces est constituée de lieux de loisirs et de sociabilités. Certains d'entre eux sont payants (cafés, cinémas, équipements sportifs), quand d'autres sont gratuits comme les bibliothèques. **La fréquentation est ici très variable, selon les lieux considérés (allant de 26% pour les cafés et restaurants à 14% pour les bibliothèques).** La fonction du lieu joue aussi ici un rôle discriminant. Les lieux culturels comme les bibliothèques sont majoritairement fréquentés par des personnes ayant un certain capital culturel ou étant à l'aise avec les codes et les normes de ces établissements. Les cafés, en revanche, qui offrent une diversité de modèles (petits cafés de village, de quartier, cafés à la mode de centre-ville ou grandes brasseries) vont drainer une population plus large et hétérogène.

Cette première analyse révèle d'ores et déjà **la forte attraction pour les lieux de commerce et les espaces naturels ouverts, indiquant leur potentiel en termes de création de liens sociaux et d'échanges.**



**Figure 7**  
« Fréquentez-vous... »

Source : Crédoc, enquête Conditions de vie et aspirations, juillet 2023, champ : personnes de 15 ans et plus  
Note de lecture : en juillet 2023, 52% des individus déclarent se rendre régulièrement dans un centre commercial.

### Fréquentation des lieux selon les populations

Si l'on s'intéresse, à présent, à la fréquentation des lieux par les populations, on observe que globalement, **les femmes fréquentent moins les espaces publics que les hommes** (hormis les marchés et les commerces de centre-ville). Cette donnée peut s'expliquer par le surinvestissement des femmes dans la division du travail domestique qui favorise leur fréquentation des commerces. Leur investissement de l'espace public occupe ici une dimension plus fonctionnelle ou utilitaire, qui la distingue de celle des hommes. En effet, **44% des hommes fréquentent un espace naturel contre 39% des femmes.** Le sexe

influence aussi la fréquentation des équipements sportifs. Ainsi 23% des hommes s’y rendent contre 19% des femmes. Les données sur la fréquentation des lieux par les femmes sont un bon indicateur de l’isolement au prisme du genre. À l’exception des marchés et des bibliothèques, les femmes se rendent systématiquement moins que les hommes dans les différents lieux identifiés. Et quand elles s’y rendent, c’est davantage pour les traverser contrairement aux hommes, plus enclins et disposés à s’y installer. **L’appropriation générée de l’espace public demeure toujours liée à de fortes disparités.**

### Rencontres à l’arrêt de bus

Le récit de Nora, 54 ans, sans emploi, séparée, deux enfants, résidente du quartier de la Busserine à Marseille rend compte de ces « petits » lieux de sociabilités investis dans l’espace public. Cette femme, au parcours difficile, qui s’est longtemps repliée sur elle-même avant de sortir de sa « coquille » grâce au soutien du centre social Agora, raconte comment l’arrêt du bus fut pour elle l’un des premiers lieux de reprise de liens : *« Ma meilleure amie qui est une sœur pour moi je l’ai rencontrée à l’arrêt de bus une première fois, puis une deuxième fois et après on a parlé de la piscine parce que j’avais aussi inscrit mes enfants à la piscine et on a échangé nos numéros de téléphone »*. Ce lieu qu’elle fréquente quotidiennement, par la nécessité du déplacement, a favorisé l’entretien de liens faibles puis la création d’une relation substantielle et durable. **Ces lieux en apparence anodins, a priori non dédiés à la rencontre et qui regroupent à certaines heures ses habitués, présentent pour certains – notamment les personnes les plus isolées - un potentiel élevé de création de liens.**

À travers les âges, la fréquentation des différents lieux est elle aussi très hétérogène. Plus on est âgé, plus on fréquente les centres commerciaux (43% des moins de 25 ans fréquentent les centres commerciaux contre 62% des 70 ans et plus). Ce modèle, en passe d’être dépassé par de nouveaux modes de consommation, séduit de moins en moins les nouvelles générations, connectées à Internet et plus enclines à faire leurs courses en ligne. **C’est l’inverse pour les équipements sportifs (34% des moins de 25 ans contre 11% des 70 ans et plus) et le cinéma (29% des moins de 25 ans contre 13% des 70 ans et plus).** Ces effets de génération peuvent influencer ou au contraire freiner l’inscription dans un lieu et déterminer aussi sa capacité ou non à y créer du lien.

**Le statut matrimonial a une incidence sur la fréquentation des individus dans les différents lieux.** Les personnes qui vivent seules fréquentent moins souvent les différents lieux choisis dans l’enquête que les autres. Le célibat freine la mobilité, il semble isoler davantage. La grande majorité des personnes seules et isolées rencontrées sont, pour la plupart, célibataires, séparées ou veuves. On retrouve cette distribution dans l’ensemble des lieux investigués. Ainsi, **46% des célibataires fréquentent un centre commercial contre 58% des couples avec enfant**, soit 12 points d’écart. On remarque ainsi que **le fait d’avoir des enfants pousse à la fréquentation des lieux : 25% des couples avec enfants fréquentent un cinéma** (contre 17% des couples sans enfant et 18% des personnes vivant seules), 38% fréquentent une place ou un jardin public contre (30% des couples sans enfant et 31% des personnes vivants seules) et 24% fréquentent un équipement sportif (contre 16% des couples sans enfant et des personnes vivant seules). **L’enfant invite à une plus**

grande mobilité, il incite à diversifier la fréquentation des lieux, il pousse les individus – les parents ou les adultes qui les accompagnent et surtout les femmes – en dehors de leurs cercles de fréquentation usuels. En matière de lien social, il favorise les rencontres autour d'activités qui leur sont initialement destinées. On retrouve cette disposition chez deux interlocutrices rencontrées dans l'enquête. Nora 54 ans, sans emploi, séparée, deux enfants, résidente du quartier de la Busserine à Marseille et Samia, 40 ans, mère au foyer, mariée, trois enfants, résidant à Nanterre ont toutes deux eu connaissance d'associations qui les ont personnellement aidées, grâce à la médiation de leurs enfants. C'est d'abord pour leurs enfants qu'elles ont investi ces associations. Puis, elles ont mis « *la main à la pâte* », se sont inscrites à des activités et ont été identifiées par les travailleurs sociaux qui les ont, par la suite, aidées. Les activités de leurs enfants sont, pour elles, un puissant vecteur de sociabilité qui les ont conduites à pratiquer, pour elles-mêmes, de nombreuses activités.

**La fréquentation des lieux se fait en lien avec le revenu**, de façon évidente, pour les lieux payants qui sont largement fréquentés par les personnes disposant de hauts revenus : **43% d'entre eux fréquentent les cafés, bars, restaurants contre 20% des foyers disposant de faibles revenus, 32% des personnes disposant de hauts revenus fréquentent les cinémas contre 18% des personnes à revenu faible**. La dimension financière est loin d'être négligeable. La gratuité doit être pensée comme un enjeu, parmi d'autres, de démocratisation d'accès aux lieux et aux territoires. Elle ouvre l'espace, elle décroïsonne les mondes et fait se rencontrer plus facilement, comme au centre commercial, dans un parc ou sur une place publique.

---

*“ La gratuité doit être pensée comme un enjeu, parmi d'autres, de démocratisation d'accès aux lieux et aux territoires. ”*

---

Après avoir passé en revue la distribution des différents groupes dans l'espace social, qu'en est-il des personnes exposées à la solitude ou à l'isolement ? En quoi cette dimension de l'existence affecte-t-elle leur rapport aux lieux ?

## LES LIEUX FRÉQUENTÉS PAR LES PERSONNES SEULES ET ISOLÉES

**Les personnes isolées investissent globalement moins que les autres les différents espaces examinés dans l'enquête**. Outre leur retrait du monde social et la faible intensité de leurs relations avec les autres, l'isolement est aussi, pour elles, synonyme de repli spatial et géographique. Les témoignages des personnes seules ou isolées recueillis évoquent tous des formes de repli allant de l'enfermement au domicile, à l'absence d'envie de sortir de chez soi ou à une incapacité à s'extraire de son environnement immédiat. La solitude doit alors se penser par rapport au mouvement et à la mobilité des individus. Plus on est en situation d'isolement et plus le domicile sera le lieu où l'on passe l'essentiel de son temps. Domicile qui, comme nous l'avons vu, demeure pour certains – mères célibataires et personnes âgées notamment - le pivot spatial de leur existence.

**Quand elles investissent les lieux, les personnes isolées se retrouvent majoritairement dans les centres commerciaux, les marchés et commerces de centre-ville, les parcs, les jardins, et les espaces naturels** (Figure 8). Ce sont leurs lieux de prédilection, ceux qu'elles investissent en priorité et dans lesquels on peut faire l'hypothèse qu'elles sont le plus

à l'aise. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour expliquer cette disposition. Le lien de corrélation existant entre précarité et isolement influe sur la fréquentation ou la mise à distance de certains lieux. **Les plus isolés privilégieront d'abord les espaces accessibles et géographiquement proches de leurs lieux de vie.** Des lieux qui peuvent être investis aisément, à pied ou par de petits trajets en transport en commun, notamment pour les plus précaires et les plus fragiles. Ce sont aussi des lieux où la légitimité de la place occupée n'est pas remise en cause, des lieux où la seule raison d'être là suffit à justifier sa présence. En effet, il est plus facile de se promener seul dans un parc ou dans la galerie d'un grand centre commercial que de pousser la porte d'un bar ou d'un cinéma, d'y demeurer seul, entouré d'autres à proximité. Si les premiers espaces placent l'individu en coprésence d'une foule répartie dans un espace ouvert et vaste, les deux autres l'exposent plus directement à un regard et jugement pouvant potentiellement gêner. La morphologie du lieu a donc ici son importance. **Les lieux clos où le regard de l'autre et son jugement sont perceptibles détourneront les moins reliés.** On touche ici à un point central lié aux représentations de la solitude, encore reléguées dans les imaginaires, aux marges de l'associabilité. C'est sans doute parce qu'elles ne souhaitent pas être vues et identifiées comme telles que les personnes plus isolées peinent à investir les lieux qui les placent en contact plus direct avec d'autres.

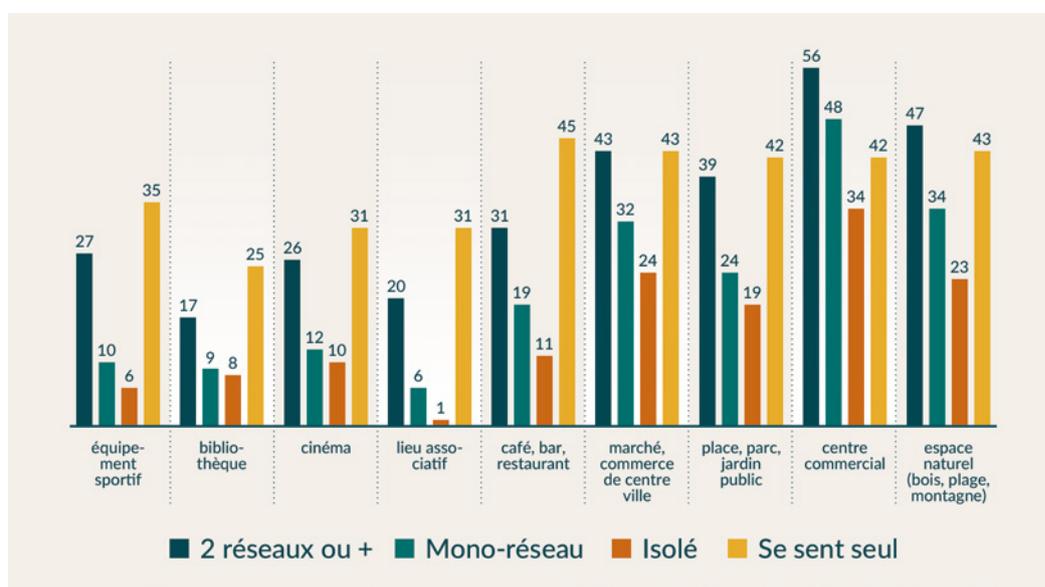
Parallèlement à ces effets de légitimité et d'image, retenons aussi l'aspect économique qui bride objectivement la circulation des plus isolés dans l'espace. Puisque l'isolement va de pair avec la précarité c'est, sans surprise, que nous retrouvons les plus isolés dans les lieux ouverts et gratuits.

**Figure 8**

Répartition de la population dans les différents lieux selon leur degré d'inclusion sociale

Source : Crédoc, enquête Conditions de vie et aspirations, juillet 2023, champ : personnes de 15 ans et plus

Note de lecture : en juillet 2023, 27% des individus disposant de deux réseaux ou plus se rendent dans un équipement sportif.



Intéressons-nous, à présent, à un lieu en particulier : le centre commercial. Il est en effet intéressant de constater l'attraction qu'il opère dans l'ensemble de la population mais aussi chez les personnes les plus isolées.

### Le centre commercial : un refuge pour les personnes isolées

Par la fonction qu'il représente et par les usages que l'on en a, le centre commercial est un espace ambivalent. Certains le considèrent comme un espace d'anonymat où les foules circulent en masse sans interagir. D'autres, au contraire, y voient un « lieu commun ». **Parallèlement à sa fonction marchande, le centre commercial peut aussi être un « lieu de réconfort » qui recèle une sociabilité importante.** Les sociologues observent le détournement de l'usage premier du lieu par certains usagers<sup>25</sup>. D'autres insistent sur les sociabilités qu'il suscite : « *L'hypermarché comme la boutique demeurent des lieux de sociabilité au quotidien, où des relations se créent et des normes se diffusent* »<sup>26</sup>. Dans un autre registre, le centre commercial peut être un lieu de sociabilité chez les personnes âgées modestes. C'est ce que révèle le documentaire d'Arte : « Les centres commerciaux : le monde parfait ? ». Le témoignage de Pierre, retraité, qui fréquente quotidiennement le centre commercial Polygone de Béziers, rend compte de la centralité de ce lieu dans sa vie et de la fonction qu'il opère sur sa relation au monde et aux autres : « *Plutôt que de rester enfermé chez moi à regarder la télévision toute l'après-midi, je suis tous les jours ici. Je vois du monde qui circule et moi ça me fait du bien* ». Même la jeunesse y trouve son compte en percevant ce lieu comme un espace de rencontre et de divertissement. Une jeune adolescente témoigne : « *Nous on habite dans des petits villages, des petites villes où il n'y a pas grand-chose, où il n'y a rien pour s'acheter des habits.* » Une autre rétorque « *Dans notre village il n'y a rien. L'ennui total ! On s'occupe comme on peut, on sort, on se promène quoi.* »

**25** Capron G, « Les centres commerciaux à Buenos Aires : les nouveaux espaces publics de la ville de la fin du vingtième siècle », Annales de la recherche urbaine, n°78, Paris MELT

**26** Chabault V, *Éloge du magasin. Contre l'amazonisation*, Gallimard, 2020

Si l'on observe, à présent, la répartition spatiale des personnes exposées à la solitude, on remarque que celles-ci se rendent tendanciellement plus vers les centres sportifs. Il semblerait que ces lieux soient choisis pour exister socialement, aussi bien pour soi qu'aux yeux des autres. Des lieux qui peuvent favoriser la création de liens, même chez les plus en retrait. Cette disposition s'observe particulièrement chez les plus jeunes qui voient dans les salles de sport une autre façon de se relier au monde et à la société. C'est notamment, par de petits rituels quotidiens, que les personnes trouvent une accroche pour recréer du sens et retisser du lien<sup>27</sup>. Cette micro-sociabilité nourrie par la pratique commune d'une activité se développe même dans les activités sportives les plus solitaires, comme à la piscine<sup>28</sup>, où les nageurs réguliers se reconnaissent, se saluent et finissent toujours par se parler.

**27** Ter Kuile C, *Le pouvoir des rituels. Faire de ses activités quotidiennes une source de spiritualité*, Guy Trédaniel, 2022

**28** Riffaut H « *Entre les lignes. Enquête sur les nageurs réguliers de la piscine Pontoise de Paris* », Emulations, 2017

Ces éléments, qui interrogent la manière dont les lieux sont investis et traversés par les personnes plus isolées, nourrissent la réflexion sur **le rôle et l'usage du territoire dans la lutte contre l'isolement. Les lieux publics et gratuits représentent, à cet égard, des leviers capacitaires forts pour identifier et accompagner les plus en retrait.** Pour exemple, dans le domaine culturel, le déploiement d'un programme d'activités organisé par un grand musée national dans des quartiers prioritaires, a favorisé la démocratisation de l'accès à la culture pour les personnes résidant dans ces quartiers<sup>29</sup>. Ces ateliers « hors les murs », réalisés dans un supermarché de Seine Saint-Denis, ont permis dans ce lieu connu et maîtrisé

**29** Riffaut H, Stevanovic J, « *Étude de réception de la nouvelle offre de visite Bienvenue au Louvre* », Paris, Musée du Louvre, 2017

des riverains, de toucher de nouveaux publics. La mise en place de programmes et de dispositifs sur les territoires fréquentés par les plus fragiles sont ici des enjeux majeurs pour recréer du lien.

## LES ESPACES DE RENCONTRES ET DE SOCIABILITÉ

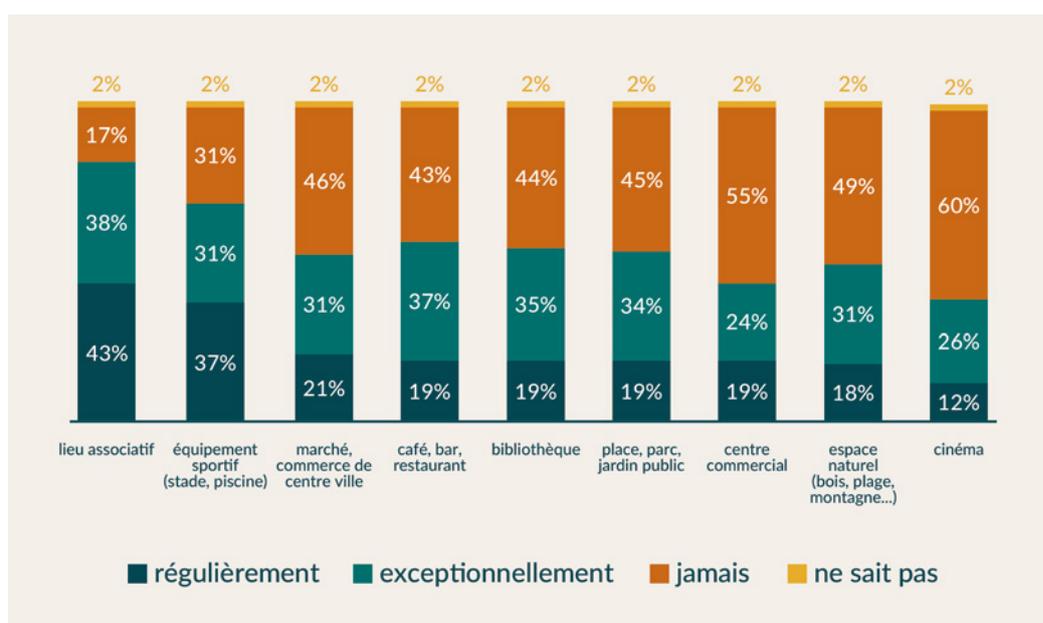
Tous les lieux n'ont pas le même potentiel pour créer du lien. Dans certains, les rencontres avec de nouvelles personnes sont rares. Dans d'autres, au contraire, les échanges y sont plus nombreux. Quels sont ces lieux favorables aux rencontres ? Du point de vue des individus, y a-t-il des typologies de lieux facilitant la création de liens ?

Les lieux les plus propices à la sociabilité ne sont pas ceux où l'on se rend le plus. En effet, les associations et les équipements sportifs sont les lieux où l'on rencontre plus aisément de nouvelles personnes (Figure 9). 43% des personnes qui fréquentent les associations déclarent y avoir noué des liens avec des nouvelles personnes au cours des douze derniers mois alors que seulement 15% des personnes fréquentent ces lieux régulièrement. 37 % des personnes qui fréquentent les équipements sportifs y ont fait la même expérience.

**Figure 9**

Fréquenter les lieux suivants vous a-t-il permis, au cours des douze derniers mois, de nouer des liens avec de nouvelles personnes ?

Source : Crédoc, enquête Conditions de vie et aspirations, juillet 2023, champ : personnes de 15 ans et plus  
 Note de lecture : en juillet 2023, 43% des individus qui se rendent « régulièrement » ou « exceptionnellement » dans un lieu associatif indiquent qu'ils y nouent régulièrement des liens avec de nouvelles personnes.



Les lieux où l'on crée des liens sont ceux où l'on fait des choses, où le « faire » occupe une place centrale. Au sein des équipements sportifs, l'activité relie les pratiquants. Elle est un support majeur de sociabilité qui initie le lien. L'activité peut servir de prétexte pour déclencher la mise en mots d'un vécu partagé. **Le « faire » amorce le « dire », il est le support qui autorise le commentaire, rend possible le partage.** Il représente la base de l'échange, l'amorce de tout lien. Les professionnels rencontrés ont tous insisté sur l'importance du « faire » dans la stimulation de l'échange et de la rencontre. Isabelle Stoianoff, directrice adjointe de la Régie de quartier de Nanterre insiste sur ce point : « *Quand on fait la cuisine on est dans le faire, on papote, on épluche, on est ensemble* ». C'est ce que confirme Anne Macou-Lescieux avec l'organisation collective du repas le mardi midi dans les locaux d'El Cagette. Mais dès lors que l'activité cesse, que les individus sortent de leur position d'acteurs et

reprennent une posture plus passive, les logiques sociales initiales se reforment : « *Quand on arrive à table, les groupes se reconstituent autour d'affinités et de groupes plus homogènes, c'est pas du tout pareil quand on est dans le faire. Et le faire c'est aussi bien réparer un vélo, coudre, cuisiner ou bricoler* ». La vitalité de la sociabilité au sein des associations s'explique aussi par la présence des personnes engagées sur le terrain (travailleurs sociaux, médiateurs, éducateurs, bénévoles, etc...). Pierre angulaire du lien social, elles font le lien entre les personnes accompagnées, sont des liants indispensables à l'émergence de nouvelles relations, des points de jonction qui rendent possible la création de nouveaux groupes comme de collectifs.

### Le « petit café » dans les associations

« *Vous voulez un café ?* ». C'est souvent comme cela que débute l'échange dans une association. La boisson chaude, très présente dans le milieu associatif, assure un rôle social majeur dans les relations interpersonnelles. Il crée du lien, met à l'aise, apporte même aux cadres les plus formels un parfum de détente. Le petit café n'est jamais mentionné en entretien comme ingrédient du lien, ni par les professionnels, ni par les personnes qu'ils accompagnent. C'est un moment qui s'observe, un rituel intériorisé, intégré, tellement ancré dans le quotidien qu'il s'émancipe de toute parole. Mais le café est bien là, en cafetière ou en thermos, posé sur la table, chacun peut se servir une tasse ou se la faire offrir, manifestant, par ce geste la volonté d'inclure.

**Maintenant que nous avons une vision plus précise des lieux favorables aux rencontres, intéressons-nous à présent aux profils des personnes qui créent le plus de liens dans ces lieux. Il s'agit plutôt des jeunes, des hommes et des personnes socialement plus incluses.** L'inclination plus prononcée des hommes à entrer en relation avec d'autres peut s'expliquer par leur légitimité plus grande à prendre la parole en public, à investir physiquement l'espace social. Les jeunes, pour la plupart étudiants, ont un mode de vie caractérisé par une sociabilité plus dense que la moyenne. Ils sortent plus souvent, se réunissent en groupe ou autour d'activités collectives qui favorisent les rencontres. **Cette disposition à créer du lien s'observe d'autant plus fortement chez les étudiants ayant un emploi. Ils sont, en effet, 50% à tisser des liens dans les parcs ou les jardins** (Figure 10) et un peu plus nombreux dans les équipements sportifs.

Au-delà des variables de genre et d'âge qui influencent fortement l'émergence de la rencontre, le sentiment de solitude est, lui aussi, une variable structurante dans ce domaine. **Les personnes qui se sentent seules sont 42% à tisser des liens dans les parcs, contre 37% de celles qui ne se sentent pas seules.** Les lieux comme les parcs et les jardins, tout comme les bibliothèques<sup>30</sup>, semblent représenter pour les personnes seules des lieux d'un lien possible. Ainsi, ils pourraient être investis pour mener des actions en faveur du lien social.

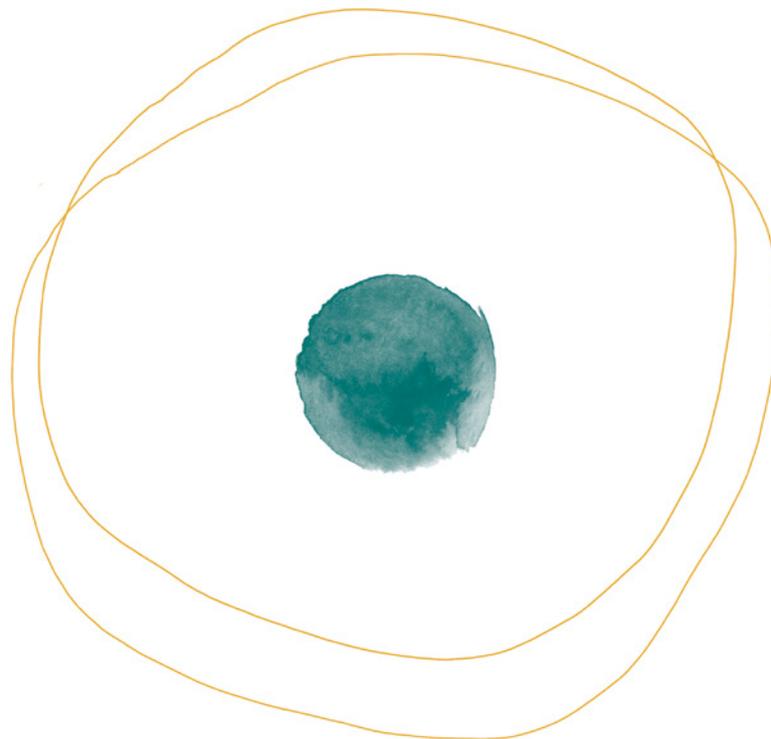
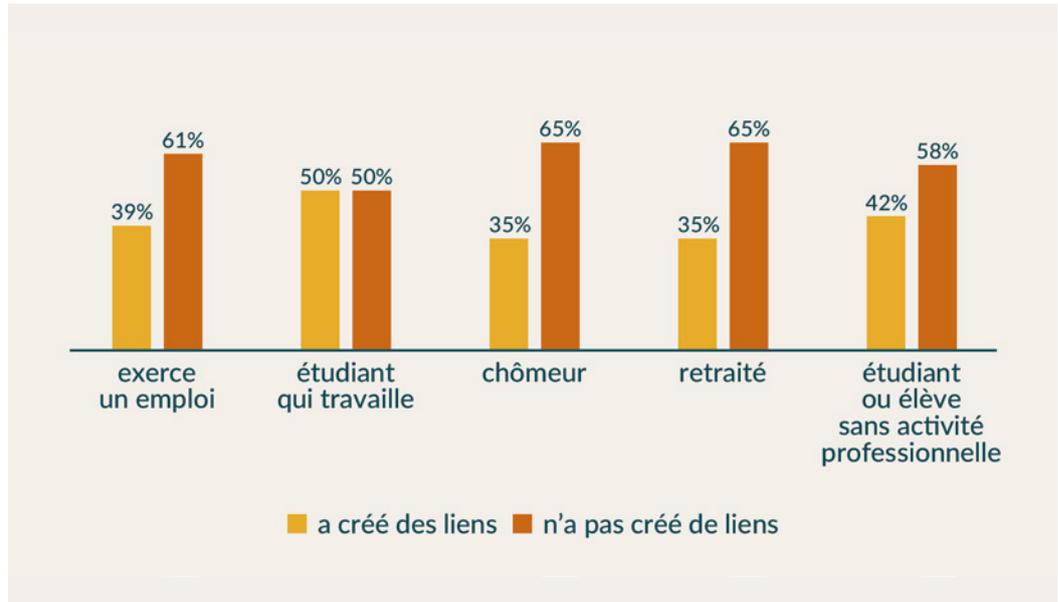
<sup>30</sup> Crédoc, « *Construction et caractérisation de l'offre des bibliothèques situées en quartiers prioritaires de la politique de la ville ou à proximité* », Étude réalisée à la demande de la Bibliothèque Publique d'Information (BPI), octobre 2018

**Figure 10**

Au cours des douze derniers mois avez-vous créé des liens avec des nouvelles personnes dans un parc, un jardin ou sur une place publique ?

Source : Crédoc, enquête Conditions de vie et aspirations, juillet 2023, champ : personnes de 15 ans et plus

Note de lecture : en juillet 2023, 39% des individus qui exercent un emploi ont créé des liens avec de nouvelles personnes dans un parc, un jardin ou sur une place publique.





# PARTIE 3 : DES LIENS DANS LES LIEUX

Les lieux influencent les relations sociales et leur fréquentation varie selon les populations. **Investir un lieu obéit à une logique qui dépend de facteurs sociaux, économiques et relationnels révélateurs de fortes disparités.** Certains individus sont à l'aise à fréquenter un lieu, d'autres éprouvent plus de difficultés ou même s'en empêchent. Dans ce domaine, les barrières symboliques sont fortes. **Le manque de légitimité ou d'aisance sociale, peut constituer de sérieux obstacles freinant le passage d'un lieu à un autre.** À ces barrières s'ajoutent les contraintes matérielles qui entravent la mobilité dans l'espace. Il y a des lieux, des espaces et des territoires plus ou moins investis, mais qu'en est-il des relations sociales qui s'y nouent à l'intérieur ? Toutes les personnes rencontrées dans l'enquête ont un trait commun : celui d'avoir renoué des liens dans un lieu. Fort de ce constat, il importe de comprendre en quoi ces lieux, par leur spécificité, leur aménagement, leur morphologie et par ce qu'ils offrent, ont permis à ces personnes seules et isolées de renouer des liens. Quels sont ces lieux qui relient ? Comment la reprise des liens s'effectue-t-elle en leur sein ? Quels sont les « adjuvants » qui encouragent et raffermissent les relations dans ces lieux ?

## APPRÉHENDER LES LIEUX PAR LA NATURE DES LIENS TISSÉS

Les structures investiguées dans l'enquête sont volontairement hétérogènes. Leur taille comme leur mode d'organisation sont très variables. Certaines fonctionnent sur un mode artisanal, avec le soutien de volontés locales (initiatives citoyennes, bénévolat, etc...), alors que d'autres, constituées en vaste réseau peuvent compter sur des supports institutionnels de poids. Concernant leur implantation géographique, la plupart sont situées en région Provence Alpes Côte d'Azur (PACA), Nord et Île-de-France et en périphérie des grands centres urbains. Certaines sont implantées au cœur de grandes métropoles ou en territoire rural. Miser sur la diversité permet de documenter des modes d'organisation hétérogènes et d'étudier, en leur sein, une diversité de formes de relations sociales. Toutes les personnes rencontrées dans l'enquête ont une expérience singulière de la solitude ou de l'isolement. Leurs besoins en matière de reprise de liens varient selon les parcours et les situations. Certaines souhaiteront s'insérer dans un groupe et participer à des activités collectives tandis que d'autres privilégieront le développement de relations interpersonnelles. Certaines cherchent de l'aide, d'autres une compagnie ou simplement à échanger des bribes de quotidien. Une partie d'entre elles sera plus à l'aise à fréquenter un lieu public où s'agrègent des activités, plutôt que de pousser la porte d'une association.

Quatre grandes catégories de lieux ont été investiguées dans l'enquête : les habitats, les lieux structurés autour d'activités, les lieux d'entraide et les tiers lieux. Cette typologie de lieux a été construite tant en fonction de la manière dont les structures se présentent au public que selon la façon dont les publics les perçoivent. Elle renvoie donc à des questions de représentations et d'image plutôt qu'à des réalités de terrain. En effet, les lieux structurés

autour d'activités proposent aussi, pour partie, de l'aide à leurs usagers, tout comme un tiers lieu peut offrir aux personnes qui le fréquentent un panel d'activités auxquelles elles peuvent participer. C'est davantage ce que les structures donnent à voir et comment celles-ci sont identifiées par leurs usagers qui nous intéresse ici plutôt que de mettre l'accent sur une dimension particulière de leur action.

## Les habitats

Vivre ensemble, sous le même toit, peut-être une des modalités pour amorcer la reprise de liens. Dans certains cas, l'habitat partagé est choisi, attendu et désiré comme dans la colocation intergénérationnelle ou solidaire. Dans d'autres, elle renvoie à une nécessité liée à la spécificité d'un parcours. C'est le cas de la vie en établissement adapté pour les personnes porteuses d'un handicap ou en foyer pour les jeunes ayant un parcours en protection de l'enfance. Quoiqu'il en soit, vivre ensemble, génère des liens.

La colocation intergénérationnelle, illustrée ici par l'association Générations & Cultures valorise l'échange et l'aide mutuelle entre des hébergeurs, plus âgés et des hébergés plus jeunes. Fondé sur le double constat de la solitude des premiers et de la difficulté à trouver un logement des seconds, le dispositif de cohabitation intergénérationnelle solidaire « Un toit à partager » repose sur un contrat d'engagement relationnel où les deux parties s'engagent à vivre tout au long de la cohabitation des moments de partage et d'échange qui vont plus loin que le simple fait de vivre sous le même toit. C'est cette dimension relationnelle qui permet la rencontre entre des mondes parfois très éloignés. Anne-Sophie Lapalus, directrice de l'association insiste sur ce point : « *On est là aussi pour changer le regard d'une génération sur l'autre, c'est un état d'esprit, une philosophie et une qualité de relation au cœur de l'éthique du projet* ». La demande des aînés d'accueillir chez eux un hébergé plus jeune, résulte le plus souvent d'un bouleversement dans leur vie, lié à la perte de leur conjoint ou à son départ en maison de retraite. Bien souvent, le logement est trop grand et la vie seule, difficile. Les hébergés quant à eux, la plupart étudiants ou jeunes professionnels, choisissent aussi ce mode d'habitation pour ne pas être seuls, quand leurs études ou leur travail (liée à une mutation pour une année par exemple) les contraignent à vivre ailleurs, loin de leurs proches et de leurs amis.

### Portrait 1 : Anne-Marie, ouvrir sa maison, tisser des liens interpersonnels

Anne-Marie est une femme énergique de 77 ans. Elle est veuve depuis deux ans et réside dans une petite commune du Nord, région dans laquelle elle s'est beaucoup investie. Elle a deux enfants : une fille aînée de 51 ans basée aux États-Unis et une fille de 47 ans, vivant proche de chez elle. Elle est grand-mère de cinq petits-enfants. Anne-Marie fait partie de l'association Générations et Cultures et partenaire du projet « Un toit à partager » où elle héberge, chez elle, chaque année depuis maintenant deux ans, des jeunes étudiantes venues faire leurs études dans la région.

#### *Itinéraire d'une femme active et engagée*

L'énergie serait peut-être l'adjectif qui qualifie le mieux Anne-Marie. Originnaire d'une famille de la petite bourgeoisie polonaise, elle quitte à 18 ans un environnement familial rigide. Elle s'inscrit en classe préparatoire de lettres classiques, obtient sa Maîtrise et entame une carrière dans l'Éducation Nationale où elle occupe successivement

les fonctions de professeure de lettres classiques puis de principale de collège. Elle est dans les années 80 à l'initiative de la création des Centres de Documentation et d'Information (CDI) où elle forme documentalistes et bibliothécaires dans l'accompagnement des élèves à initier leur recherche documentaire. Parallèlement à son activité professionnelle, Anne-Marie, qui se vit comme « *une soixante-huitarde* » multiplie les activités. Elle est directrice de centre de vacances, présidente d'une école de théâtre, membre d'une chorale, bénévole dans la Maison des Jeunes et de la Culture (MJC) de son quartier, assure des permanences à la médiathèque et participe aux activités qui y sont organisées. Elle fondera même dans le sud-ouest de la vallée de la Seine, un lieu utopique où elle travaillera, avec d'autres, au développement de la biodynamie. Sa sociabilité est intense, les rencontres, dans ces différentes sphères, nombreuses. Elle se présente comme une personne mue par « *la nécessité d'être toujours en action et de faire quelque chose avec les autres* ». Sa vie familiale est, elle aussi bien remplie : un mari qu'elle considère comme son compagnon de route et avec qui elle formera « *un vrai tandem gagnant pendant cinquante ans* ». Malgré cela, une série d'événements intervenus au fil des années viennent dégrader sa relation aux autres et au monde.

### ***Les années difficiles : vivre l'épreuve d'un aidant familial***

Si la vie d'Anne-Marie fut riche dans beaucoup de domaines, elle fut aussi émaillée de difficultés. La maladie de son mari, diagnostiqué Parkinson douze ans avant son décès en 2021, la plonge dans la solitude des aidants familiaux : « *les deux dernières années étaient terrifiantes, je n'étais plus vraiment là, j'étais devenue conjointe aidante* ». À son décès, elle décide de quitter le village où ils résidaient alors pour la petite commune où elle s'est installée aujourd'hui. Ce changement d'environnement couplé au deuil qu'elle doit surmonter l'isole encore davantage : « *Après le deuil j'ai quitté un petit village de l'Amiénois pour une petite ville du Douaisis, j'étais en perte d'identité, en rupture avec les relations amicales, sociales, mes engagements. J'étais devenu anonyme, déracinée, dans un contexte social peu connu, sans activité particulière* ». S'ajoute à cela des décès dans son entourage et la distension des relations avec certains amis : « *Ça [les décès parmi ses amis] commence à faire une grosse proportion, avec ceux que j'ai encore on se voit mais c'est léger, il n'y a pas de rites, on se voit comme ça* ». Le plus douloureux : être seule, privée de son « *coéquipier* », amputée du partage de la vie quotidienne. C'est dans un magazine qu'elle prend connaissance de l'existence des colocations intergénérationnelles. Elle est séduite par le dispositif : « *Quand j'ai vu que des gens partageaient leur maison j'ai trouvé ça génial parce que quand j'étais jeune prof j'ai connu la colocation. C'est évident pour moi ce genre de chose* ».

### ***Comblé le vide, ouvrir sa maison aux rencontres***

La grande maison qu'elle occupe seule désormais accroît le vide laissé par le départ de son mari. Ce vide qu'elle décide de combler en cherchant des associations, la conduit sur le chemin de ses premières hébergées : « *Quand mon mari est décédé je suis entrée dans cette grande maison avec des grands espaces non destinés et je me suis dit bah voilà, j'ai une chambre que je veux offrir à quelqu'un qui ne peut pas s'offrir cet espace, une étudiante ou une apprentie et j'ai donc recherché à ce moment-là pour trouver cette association* ». L'expérience fait revivre Anne-Marie. La maison est habitée, le quotidien, de nouveau partagé. Des règles sont formulées pour assurer un équilibre entre le partage de temps pour soi et de temps collectifs : « *Le matin je ne suis pas très sociable et je la [sa première hébergée, une jeune femme en Service civique] laissais démarrer seule et le soir je*

sais qu'elle avait besoin d'un sas, il fallait la laisser tranquille. Ensuite on se retrouvait pour la soirée mais il n'y avait rien de fixé et moi aussi j'avais ma vie ». Elle évoque une relation basée sur le partage et l'échange. Si Anne-Marie reçoit des jeunes qu'elle héberge, elle donne aussi de son temps et partage son savoir-faire culinaire et ses connaissances de la région « *je lui ai fait connaître la région, le Louvre Lens, j'ai développé mon sens de conseillère d'orientation* ». Elle les met en lien avec les structures associatives qu'elle fréquente. Passionnée de cinéma, elle organise avec elles une séance hebdomadaire qui crée le partage et l'échange de points de vue. Anne-Marie combat la solitude en cultivant son utilité sociale :

« *La solitude pour moi c'est pas de l'isolement, c'est un état d'âme qui fait qu'on ne se sent plus utile sur terre. C'est à l'intérieur de soi et pour l'éviter il faut continuer d'avoir des liens. Il faut savoir avoir besoin de l'autre et exprimer ce besoin, et il faut aussi être en mesure d'accueillir les besoins de l'autre et voir ce qu'on peut en faire* ». La relation est basée sur la réciprocité, sur une interdépendance qui lie les deux membres de la relation. Une de ses hébergées a ainsi appris la couture à sa fille alors qu'elle-même n'avait jamais réussi à lui transmettre ce savoir-faire. Ces échanges mutuels nourrissent le lien et créent l'attachement. Les départs des hébergées sont, chaque fin d'année, pour Anne-Marie des moments tristes et pénibles : « *Quand elle [sa première hébergée] est partie j'ai pleuré, on a été très émues. Mais je savais déjà où elle allait et il est arrivé qu'elle revienne de temps en temps. Joane [la jeune fille qu'elle héberge actuellement] partira en juillet et quand elle m'a dit qu'elle sera mutée à Dunkerque, j'ai pleuré mais j'irai la voir à Dunkerque et je vais l'initier au Géant du coin* ». Ces expériences de vie créent des liens qui perdurent au-delà de la colocation et du programme développé par l'association. Elles permettent de reconstruire un réseau relationnel fragilisé et de continuer à se maintenir dans l'échange<sup>31</sup>.

---

*“ Anne-Marie combat la solitude en cultivant son utilité sociale. ”*

---

**31** Singly (de) François, *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*, Armand Colin, 2003

D'autres structures proposent elles aussi des modes d'habitat qui visent à renforcer le lien entre les habitants. C'est le cas à l'Association de la Fondation Étudiante pour la Ville (AFEV) avec le « dispositif Kaps », basé sur de la colocation solidaire. Il s'agit, pour des jeunes de moins de 30 ans - étudiants, jeunes actifs ou en Service Civique - de vivre dans une colocation à loyer modéré dans un quartier populaire et de participer, en échange, à des actions solidaires au profit des habitants. Avec leurs colocataires, les jeunes s'engagent à y mener des projets collectifs pensés pour favoriser la rencontre et renforcer le lien social entre les riverains du quartier. Il peut s'agir d'aider les voisins les plus fragiles par de petites actions du quotidien comme faire les courses, aider ponctuellement à remplir un document administratif, aider aux devoirs ou organiser des temps de convivialité dans les espaces communs de la résidence. **Le rapport au lieu est ici central et des actions comme l'aménagement d'un espace vert au profit de la collectivité y sont encouragées. Ce programme, loin d'être au seul bénéfice des habitants les plus fragiles, contribue aussi à rompre la solitude de nombreux jeunes.** En témoignent, les propos de Catherine Kev, responsable AFEV de l'antenne Hauts-de-France qui revient sur la solitude des jeunes inscrits dans le programme : « *Il y a quelques années la motivation des jeunes à intégrer le programme Kaps c'était l'expérience de l'engagement. Aujourd'hui c'est plus le fait de ne pas vivre seul et de partager son espace de vie avec d'autres qui est mis en avant. On a aussi des demandes de quelques jeunes isolés en CROUS, en chambre individuelle, et qui se sentent seuls et qui veulent vivre en colocation* ». Ces deux dispositifs reposent sur une double action dont les bénéfiques rejaillissent sur l'ensemble des personnes impliquées. Que l'on soit hébergeurs ou hébergés, colocataires ou habitants, chacune des parties prenantes donne et reçoit en

échange. Le principe de réciprocité constitue le cœur même de la relation.

Parfois la vie en collectivité relève de la nécessité. Même si ce mode n'est pas posé comme un choix *a priori*, le partage d'espaces communs et leur ouverture vers l'extérieur aident à l'entretien et à la reconstruction des liens. Le Cabanon de Simon, qui héberge à Marseille des personnes atteintes de handicap cérébral, s'est donné pour mission d'ouvrir le lieu aux habitants du quartier. Son action, qui vise à créer des moments de partage entre personnes valides et personnes en situation de handicap, permet la rencontre entre des mondes qui s'ignorent et demeurent étrangers l'un à l'autre. Laurent de Cherisey, qui œuvre au développement de l'association, insiste sur cette dimension d'inclusivité, au cœur de l'action du Cabanon : « *Dans les groupes de parole qu'on peut organiser, les habitants [résidents d'une maison partagée] disent que la plus grande souffrance n'était pas leur handicap mais que c'était leur solitude* ». Cette approche, qui ouvre le monde du handicap à celui des valides non seulement recrée du lien mais interroge aussi la fabrique de l'isolement. Il fait référence à « *l'idéologie de la performance et à la tyrannie de la norme* »<sup>32</sup> qui isolent et enferment les personnes atteintes d'un handicap. **Le monde construit par et pour les valides produit leur exclusion.** C'est parce que les passerelles sont minces entre ces univers qui se croisent et coexistent que le Cabanon crée ces lieux de rencontres et ces temps conviviaux.

**32** Propos tenus par Laurent de Cherisey à l'occasion de la soirée Simon de Cyrène de Marseille : « *Partager peut tout changer* » du 4 mai 2023.



Repas au Cabanon de Simon – Marseille (13)

Certaines personnes interrogées dans l'enquête font ou ont fait l'expérience de la vie en foyer. Leur témoignage est à cet égard contrasté. **Le foyer, qui agrège en son sein des jeunes dont les liens sont, par nature, déjà fragilisés, est un lieu qui, à la fois, renvoie à la solitude mais qui parallèlement crée des liens.** C'est tout le paradoxe de ces institutions. Elles offrent un environnement stable et des relations sociales avec le personnel encadrant, tout en étant aussi associées à des lieux de solitude en raison du manque de soutien familial et de l'absence de liens affectifs forts. Anne-Solène, 38 ans, éducatrice spécialisée en

recherche d'emploi, revient sur son placement à l'âge de 15 ans dans un foyer en région parisienne. Elle décrit son foyer comme un « lieu un peu étrange » où elle découvre la vie en collectivité et où peu à peu elle parvient à créer des liens : « J'arrive dans ce foyer, j'ai une toute petite chambre, on est une quinzaine, je découvre le fonctionnement collectif, les repas à 15, les éducateurs du matin, les éducateurs du soir, les veilleurs de nuit et moi je m'y retrouve bien ». Elle vit son placement comme une respiration, un souffle qui la pousse loin de l'environnement familial instable qu'elle vient de quitter. Elle se lie rapidement d'amitié avec les autres jeunes du foyer, insiste sur le fait d'avoir été placée à un âge où elle a pu conserver les liens qu'elle avait dans sa ville d'origine. L'une des problématiques rencontrées par les jeunes ayant un parcours en protection de l'enfance est d'être coupés de leurs proches (famille ou amis) lorsqu'ils rejoignent un lieu de placement éloigné de leur milieu d'origine. Cette coupure renforce encore un peu plus la précarité de leurs relations sociales : « Je suis placée à un âge où je peux me déplacer toute seule. Et en plus je demande à rester dans mon lycée et tous les jours je fais le trajet ce qui me permet de garder mon réseau et notamment un petit groupe d'amis d'enfance que je connais depuis la maternelle et avec qui je reste en lien. Ça a été très important pour moi et ça m'a permis de ne pas me sentir complètement déracinée ». C'est cette mobilité possible qui lui a permis de maintenir ces liens. Par ailleurs, la protection et la sécurité dont elle bénéficie au foyer facilitent l'entretien de ce réseau plus ancien.

### Les lieux structurés autour d'activités

**Partager une activité, participer à un atelier, se retrouver autour d'un projet collectif représentent d'autres déclinaisons de ce que peuvent être ces lieux du lien.** Certains d'entre eux sont centrés sur des activités culturelles ou de loisirs, d'autres reposent sur la préparation et la dégustation d'un repas. D'autres encouragent la pratique d'une activité sportive. Toutes ces structures ont en commun de réunir des personnes où le faire ensemble constitue le point nodal du lien social.

---

*“ Toutes ces structures ont en commun de réunir des personnes où le faire ensemble constitue le point nodal du lien social. ”*

---

Le Centre social Agora implanté à Marseille dans le quartier populaire de la Busserine illustre bien ce type de lieu. Situé au bas des tours d'un grand ensemble immobilier enclavé et délaissé, l'établissement est un pilier du lien pour les habitants. Nora, 54 ans, sans emploi, séparée avec deux enfants, revient sur son arrivée dans le quartier il y a dix ans et sur le rôle majeur que le centre a joué dans le maintien de sa vie sociale : « Quand je suis arrivée ici, je ne connaissais personne, je venais de divorcer, j'étais toute seule avec ma fille et mon fils ». Elle évoque une période difficile, la séparation problématique avec son ex-mari, de lourds soucis de santé et le fait de devoir s'occuper seule de ses jeunes enfants : « Mes enfants étaient petits, je devais souvent aller à l'hôpital pour des examens et je me suis dit qu'il fallait que je m'en sorte, que j'avance ». Elle intègre d'abord le centre pour inscrire ses enfants à des activités. Elle y rencontre des membres du personnel qui, voyant ses difficultés, lui proposent de l'aider à trouver une formation et retrouver le chemin de l'emploi : « Ils [le personnel du centre] m'ont dit : « t'es pas bête, tu dois faire une formation. » Et finalement j'ai bien fait de les écouter et petit à petit ça m'a forgé un caractère parce que j'étais très réservée. Je ne pouvais pas parler à quelqu'un que je ne connaissais pas. » Grâce au centre, Nora reprend une activité. Elle est depuis bénévole au sein de l'association où elle a la charge, quelques jours par semaine, d'accueillir les usagers et de les aider dans leurs démarches administratives. Le centre est pour elle le « poumon du quartier », un support majeur de liens et d'activités pour l'ensemble

des habitants : « Si le centre disparaît, c'est le désastre parce que tout le quartier et toutes les mamans avec qui je parle ont besoin du centre social. » Ici, Nora et ses deux enfants ont fait de nombreuses rencontres et découvert des activités auxquelles ils n'auraient jamais participé sans le centre : « Et l'été il y a toutes les activités pour les enfants. Il y a les sorties aussi, je suis allée au ski, on a fait des balades, on va à la plage. Pour les enfants il y a aussi le cinéma. Nous financièrement, on ne peut pas faire toutes ces activités avec les enfants et par le biais du centre, on découvre des choses qu'on n'aurait jamais découvertes autrement ».



Affiche placardée à l'entrée du Centre social Agora de Marseille (13) – vues d'extérieures et d'intérieurs

## Les lieux d'entraide

Le lieu du lien peut aussi être celui où l'on trouve de l'aide et où l'on reçoit du soutien. **La solitude et l'isolement s'expriment, entre autres, par le fait de ne pas pouvoir compter sur d'autres personnes en cas de besoin<sup>33</sup>.** Même entouré, il est parfois difficile de se tourner vers l'autre. Par pudeur ou parce que les liens sont trop faibles, les figures sur qui l'on peut compter en cas de coup dur peuvent être très limitées. Certains lieux tentent, par leurs actions, de pallier ce manque en basant leurs activités sur un accompagnement matériel et moral.

<sup>33</sup> Solitudes 2022. Regards sur les fragilités relationnelles. Fondation de France.

L'association Repairs!75, basée à Paris, qui se présente comme « une communauté d'entraide entre pairs par et pour les enfants placés » issus de l'Aide Sociale Enfance (ASE) regroupe des personnes ayant en commun d'avoir vécu une situation de placement durant leur enfance. Ces jeunes sont pour de multiples raisons, surexposés à la solitude et à l'isolement comme le rappelle Anne-Solène, 38 ans, éducatrice spécialisée en recherche d'emploi et membre de l'association depuis six ans : « La question de l'isolement et de la solitude, c'est le trait commun de la plupart des jeunes qui arrivent à Repairs (...) C'est sûrement l'endroit où j'ai croisé le plus de jeunes aussi seuls. Outre l'absence de figures de référence fortes à l'intérieur et hors des institutions, ces jeunes, exposés à une dégradation progressive de leurs liens sociaux primaires, souvent accentuée par les modalités de placements (en famille ou en foyers) sont pour la plupart éloignés de leurs familles et de leurs amis. **Les rencontres entre pairs au sein de l'association permettent à la fois d'élargir l'entourage, de nouer des liens durables et de partager aussi un vécu commun.** L'organisation bimensuelle des « Pieds Dans le Plats », véritable point de rencontre régulier entre les membres, est l'occasion de faire le bilan des parcours et d'aider les plus en difficulté à résoudre leur problème. Le soutien apporté peut être d'ordre matériel (trouver un logement, payer une facture, bénéficier d'une aide ponctuelle pour s'alimenter, etc...) mais aussi relationnel (soutien moral et psychologique, mise en contact, bonnes adresses, conseils, etc...)

## Portrait 2 : Anne-Solène, sortir de l'isolement par les pairs

### *Du parcours de placement au métier d'éducatrice spécialisée*

Anne-Solène a 38 ans. Elle est éducatrice spécialisée en recherche d'emploi, célibataire sans enfant. Elle grandit dans le Val-de-Marne dans un environnement difficile. Une mère dépressive, un beau-père maltraitant, une tentative de suicide à l'adolescence qui la conduit à quinze ans dans un service de pédopsychiatrie. C'est là qu'elle est signalée aux services sociaux et que débute son parcours de placement. Après quelques mois passés à l'hôpital, elle intègre un foyer en région parisienne où elle « [se] sent plutôt bien ». Elle apprend à vivre, à se voir et se penser comme « une ado de [son] âge ». Le foyer et l'école représentent, pour elle, des espaces rassurants de stabilité. Ces lieux du lien : « Dans le foyer ça se passe bien, je m'entends super bien avec l'équipe (...) je m'y retrouve. Assez rapidement je me rends compte que je vais avoir beaucoup moins de responsabilité que ce que j'avais dans mon quotidien (...) c'est assez reposant, je vais pouvoir me concentrer sur moi, sur les potes, les études ». Au foyer, Anne-Solène se lie d'amitié avec les autres jeunes : « Je me lie rapidement aux filles, c'est bonne ambiance et je fais mon petit bonhomme de chemin ». Comme le foyer, l'école est aussi un « refuge ». Elle est douée : « J'avais la chance qu'à l'école ce soit facile et du coup c'est devenu mon refuge ». Ici elle est reconnue, valorisée et surtout entourée de ses amis. Ces deux institutions la protègent. Elles sont aussi des lieux où la création de liens positifs est possible, où les relations sont encouragées. Elle passe son baccalauréat, mûrit le projet de devenir éducatrice, s'inscrit en faculté de droit. Une première année qu'elle réussit aisément. S'ensuivent les stages notamment avec des adultes en situation de handicap. Elle prépare les concours d'entrée à l'école d'éducateurs spécialisés, est diplômée à vingt-deux ans et occupe son premier emploi dans une Maison d'Enfants à Caractère Social (MECS) où elle passera onze ans : « un petit foyer avec des enfants de 6 à 17 ans ».

### *Faire quelque chose de son vécu : rejoindre Repairs*

C'est dans le cadre d'une formation qu'Anne-Solène rencontre Repairs. L'objet et les missions de l'association résonnent en elle de manière si singulière qu'elle livre spontanément des pans de son vécu au fondateur de l'association. Le discours qu'elle vient d'entendre la renvoie à sa vie, à des traces d'expériences qu'elle souhaite désormais partager : « J'ai rencontré X [le fondateur de Repairs] sur un module de formation. Il présente Repairs et à la fin de son intervention je suis allé le voir et je lui ai dit moi aussi je suis de l'Aide Sociale à l'Enfance, moi aussi la tour de X où on a rencontré l'Aide Sociale à l'Enfance je la connais bien. Il me parle de l'asso et ça me motive beaucoup ». Déterminée à travailler sur son histoire, à faire en sorte que son expérience serve à d'autres ayant le même parcours qu'elle, elle s'engage dans l'association alors en plein développement : « Il y avait tout à penser, tout à créer ». Elle y trouve des résonances, un soulagement de pouvoir partager son expérience « avec des jeunes et des moins jeunes et de faire quelque chose de ce vécu commun ». Elle œuvre pour que cette matière collectée au sein des réunions et des groupes de parole fasse l'objet d'une réelle expertise. Elle contribue à la mise en place d'actions de plaidoyer « pour faire bouger les lignes ». Elle, qui a vécu l'expérience du placement et qui travaille au sein même des institutions qui accueillent ces jeunes enfants placés, analyse et décrypte « les failles d'[un] système » qu'elle connaît bien, que celles-ci proviennent de l'Aide Sociale à l'Enfance, des tribunaux en charge des décisions de justice ou des déplacements d'enfants d'un foyer à l'autre. À Repairs, elle canalise son expérience professionnelle et son passé. Elle donne un sens à son parcours. Elle unifie différentes dimensions de son identité : « Repairs ça m'a vraiment

permis de réunir ces deux parties de moi-même, mon histoire familiale, mon placement et ensuite mon parcours professionnel. Repairs est venu faire le pont entre les deux et depuis que j'y suis investie mon parcours nourrit mon activité professionnelle qui [elle-même] nourrit mon engagement bénévole ».

### **Repairs où la naissance d'une seconde famille**

Comme nombre de personnes rencontrées dans l'enquête, Anne-Solène use d'un lexique emprunté à l'univers familial pour évoquer l'association où elle est engagée :

« Repairs c'est pas un lieu, c'est comme une deuxième famille, une famille choisie ». C'est cette dimension élective, qu'elle apprécie le plus dans cette famille de cœur. Plus âgée que la plupart des autres membres et du fait de son parcours professionnel, elle est perçue comme une figure rassurante avec un « rôle un peu maternant (...) bienveillant, je prends des nouvelles et je m'inquiète ». Elle se rapproche de certains membres, notamment les plus actifs, « ceux avec qui tu charbonnes ». Il y a ensuite la communauté des jeunes

qu'elle aide et qu'elle accompagne : « Souvent c'est des jeunes que je suis sur plusieurs semaines, plusieurs mois et parfois plusieurs années et forcément ça crée un lien particulier. Il y en a qui m'envoient leurs bulletins de notes, il y en a qui m'envoient des messages de fête des mères ». Elle revient sur le cas récent d'une jeune femme ayant accouché, qu'elle a accompagné tout au long de sa grossesse : « Quand elle m'a présenté à l'auxiliaire de puériculture elle a dit : c'est comme ma maman et elle a dit à son fils : c'est comme ta mamie ! Ce sera ta mamie de cœur ». Une fois la relation d'aide dépassée, que les jeunes accèdent à leur autonomie, les liens sont aussi amenés à se transformer : « Les jeunes quand ils ont leur petite chambre ou leur appart au bout d'un moment ils m'invitent à manger, c'est eux qui me font à manger et là tu reviens à une relation d'adulte à adulte ». Ce qu'elle apprécie plus que tout, c'est lorsque s'estompe l'asymétrie de la relation aidant, aidé. Quand le lien tissé avec l'autre atteint l'équilibre et la complémentarité : « C'est ça qui est génial à Repairs c'est qu'il y a un truc qui est très circulaire. Tu viens pour demander un coup de main et peut être que demain tu vas donner un coup de main à ton tour ». Plus qu'un lieu, c'est d'abord l'espace symbolique de la famille qu'elle investit ici. C'est aussi le principe de la pair-aidance<sup>34</sup> qui la séduit. Le groupe de pairs agit comme un bloc protecteur qui comprend et défend les intérêts du groupe et dont le rôle de chacun des membres peut être interchangeable : « Ce qui est bien aussi c'est quand un de nous ne peut pas agir sur tel ou tel truc, on peut demander à un autre de le faire ». C'est cette chaîne de solidarité qui permet aux jeunes de sortir de leur isolement. Le lieu apporte des repères, un ancrage, un refuge où la production d'une parole libérée de tout jugement peut advenir.

---

“ Repairs c'est pas un lieu, c'est comme une deuxième famille, une famille choisie. ”

---

<sup>34</sup> Qui regroupe des personnes aux parcours similaires pour s'apporter un soutien mutuel et partager des connaissances.

Dans un tout autre registre, la Conciergerie d'Air Bel, implantée au cœur du quartier du même nom à Marseille, représente elle aussi un lieu d'entraide emblématique. **Simple amicale de locataires à sa création, l'association s'est très vite transformée en un lieu de soutien majeur pour les habitants.** Outre sa mission principale de défense des droits et des intérêts des locataires, le lieu devient peu à peu et grâce au soutien de sa fondatrice, un espace ressource dont l'aide va bien au-delà des problématiques associées à la gestion du quartier. L'endroit qui occupait autrefois l'espace d'un local à vélo et qui est aujourd'hui situé dans un T2 au rez-de-chaussée de l'une des tours du quartier voit défiler chaque jour des dizaines d'habitants. Ces derniers souffrent d'un manque d'accompagnement dans la gestion administrative de leur quotidien. Rania Aougaci, coordinatrice, souligne les difficultés de nombre d'entre eux à comprendre et se repérer dans les méandres des

démarches administratives qu'ils doivent effectuer : « *Beaucoup ne parlent pas ou ne savent pas le français, c'est difficile pour eux de rentrer dans le langage de l'administration. Et puis comme aujourd'hui tout passe par le numérique, il y en a beaucoup aussi qui n'y comprennent rien et ont besoin d'aide* ». Les demandes sont diverses : aide pour remplir sa déclaration de revenus, aide pour activer une demande d'allocations ou répondre à un courrier, constituer un dossier pour un organisme ou ouvrir un espace personnel numérique. **Parallèlement à cet accompagnement administratif, le lieu regroupe aussi des services essentiels comme un relais postal récemment créé suite au retrait de la Poste il y a plus de dix ans.** Ces personnes qui défilent, entrent sans rendez-vous, avec à leur bras des liasses de documents, attendent beaucoup du service qui leur est rendu. À la conciergerie, chacun attend son tour sur un canapé. L'espace réduit crée la rencontre, stimule l'échange. C'est un lieu de passage où personne n'est gêné de demander de l'aide. On comprend que si la conciergerie est identifiée comme un lieu d'entraide, c'est aussi un espace où les habitants se sentent accueillis et compris, un lieu qu'ils osent franchir et au sein duquel ils se sentent à l'aise.



Le T2, local de l'association de la Conciergerie d'Air Bel – quartier de la Busserine – Marseille (13) – le canapé de l'association et le relais postal

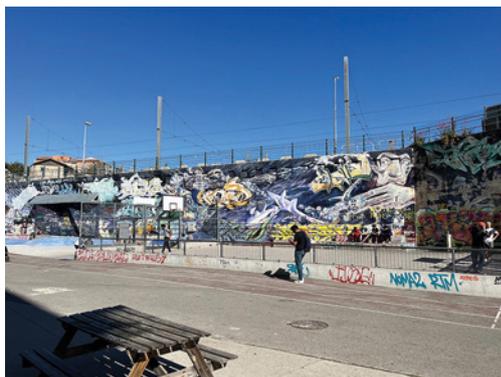
## Les tiers lieux

Les tiers lieux qui littéralement sont des espaces de l'entre-deux sont, selon le sociologue américain Ray Oldenburg, à l'origine de la notion, « *Des lieux qui ne relèvent ni du domicile ni du travail. Des lieux hybrides qui se situent entre l'espace public et l'espace privé, contribuant ainsi au développement économique et à l'activation des ressources locales* ». <sup>35</sup> Ces « **nouveaux espaces publics** » qui proposent une pluralité d'activités ont un attribut partagé : celui d'être centré sur le fait « d'être ensemble » et de construire un lieu commun, mis à la disposition de tous. Ils bénéficient à ce titre, d'un fort ancrage territorial, et reposent sur des initiatives locales proposées par et pour les habitants d'un espace donné. Ils se structurent le plus souvent autour d'une communauté d'acteurs engagés qui répondent aux besoins des personnes résidentes d'une zone limitée. Trois tiers lieux ont été investigués dans l'enquête : La Maison Jaune située dans une commune rurale d'Eure-et-Loir, Le Cercle, ressourcerie de Nanterre, et la Friche de la Belle de Mai à Marseille. Si ces trois lieux agissent au profit des habitants d'un territoire restreint, leur fonctionnement tout comme leur mode d'administration renvoient à des logiques spécifiques qu'il convient de documenter. Bien qu'ils diffèrent aussi par leur taille et par leur implantation géographique, ces tiers lieux regroupent des populations hétérogènes. À Marseille, la Friche accueille aussi bien des étudiants d'autres quartiers venus réviser leurs cours dans un espace alternatif ouvert, découvrir une exposition ou assister à une activité que des actifs réunis à la cafétéria pour un déjeuner

<sup>35</sup> Oldenburg, R, *The Great Good Place, Da Capo Press, 1989*

36 Il peut s'agir de conversations, même brèves, menées avec des étudiants ou des artistes qui résident à la Friche.

de travail. La construction d'un *skate park* et d'un terrain de basket a permis d'accueillir en majorité les jeunes du quartier vivant à proximité. Ces lieux rassemblent des personnes d'horizons variés et permettent de faire coexister des mondes qui jusqu'alors ne se seraient jamais rencontrés. François, 56 ans, séparé, sans emploi qui se nourrit essentiellement de denrées provenant de l'aide alimentaire, préfère toujours apporter sa nourriture à la Friche pour sortir de chez lui et être à côté de personnes visiblement plus insérées. Dans son cas, et même si sa présence ne donne pas lieu à la création de liens durables avec les personnes qu'il rencontre<sup>36</sup>, les situations de côte-à-côte qu'il vit quotidiennement, semblent assurer une fonction positive de revalorisation de soi.



La Friche de la Belle de Mai – Marseille (13) vues d'extérieures

### Portrait 3 : François, trouver sa place dans un lieu ouvert au public

Le récit de François, 56 ans, sans emploi, séparé, deux enfants, vivant à proximité de la Friche de la Belle de Mai à Marseille, illustre bien comment **la fréquentation d'un espace ouvert au public et couvert par l'action de travailleurs sociaux a permis la mise à distance des mécanismes qui produisent l'isolement**. Plusieurs rencontres ont lieu avec François, toujours à La Friche : là où il a ses habitudes. Il est heureux de témoigner, de partager son existence et que celle-ci fasse l'objet d'une étude. Il affiche un sourire radieux, une pointe de malice dans le regard. L'entretien débute par ses mots : « *Tu as du temps devant toi parce que ma vie est longue !* »

#### **Un parcours fragilisé dès l'enfance**

François est né en 1967 à Saint-Nazaire dans un milieu modeste. Il décrit son enfance comme « *un peu bizarre* » : une mère instable qui quitte le foyer familial quand il a deux ans, confiant ses quatre enfants à des tiers chargés de leur éducation. Il est hébergé chez sa tante, une parenthèse bucolique et heureuse qu'il associe à une grande liberté de mouvement : « *C'était la campagne, il y avait une toute petite route, on était libre. J'allais dans les champs avec ma cousine, on regardait les vipères, on n'avait peur de rien. On avait un petit jardin où l'été on ramassait des fraises et des tomates* ». Il intègre à 15 ans un foyer à Nantes. Il y restera deux ans. Animé par une pulsion de vie et par le désir de s'en sortir, il quitte le foyer à 17 ans, entreprend une formation en microtechnique et suit à 18 ans son frère aîné établi à Paris.

#### **Déboires d'une vie professionnelle intense et mouvementée**

La carrière professionnelle de François est composée d'une foule de métiers aussi divers les uns que les autres (vente de vêtements, restauration, animateur dans un

club de vacances, etc...). Un parcours contrasté, émaillé de ruptures et de périodes d'intenses activités. Il évoque la rudesse des conditions de travail : « *J'avais trouvé un boulot dans la vente à Plan de campagne [centre commercial situé en périphérie marseillaise], c'est à 20km d'ici, j'avais pas le permis et pour les bus et les cars c'est la croix et la bannière. Je faisais du covoiturage* ». Les journées sont dures, il se met à boire. Les « *apéros après le boulot* » qui aident à tenir la cadence le poussent peu à peu dans la dépendance. Après huit années de service - le plus long contrat de sa vie - François n'en peut plus. Il est licencié, reprend une formation, travaille encore un temps dans la vente puis, épuisé, cesse définitivement toute activité.

### **La séparation : élément déclencheur de sa mise en retrait**

Ereinté par le travail, abimé par la dépendance, c'est la séparation avec sa femme en 2018 qui accélère sa mise en retrait : « *Elle est partie en 2018. En plus j'avais quand même replongé dans l'alcool malgré les traitements (...) et puis ensuite tout est parti en vrille.* » Sa santé se dégrade, il obtient une pension d'invalidité qui lui assure un minimum de revenus. Il se retrouve seul dans la maison familiale. Les difficultés financières s'accumulent, et avec elles les factures impayées. François vit désormais dans une maison vide dépourvue d'électricité, d'eau chaude et de chauffage : « *Quand ma femme est partie elle a tout embarqué, il me restait un sommier, un matelas et une petite table (...) j'ai été isolé même si je l'ai toujours été dans ma vie. Mais au fur et à mesure ça s'est délitée et je voyais de moins en moins de monde.* »

### **Se réhabiliter par la restauration d'un lieu**

François se rend pour la première fois à la Friche en 2013. Son thérapeute d'alors l'oriente vers un atelier jardinage : « *J'avais moi aussi envie de me sortir de ce marasme et mon psy m'a proposé de participer à un atelier thérapeutique où on faisait du jardinage et c'est comme ça que je me suis retrouvé ici* ». François travaille avec un paysagiste, il aménage un terrain vague, crée des parcelles de jardins potagers pour les habitants du quartier. Le soin apporté au lieu contribue à le remettre sur pied. L'image qu'il a de lui-même reprend forme. François agit sur son corps comme il le fait sur son environnement. Il tisse de nouvelles rencontres décentrées du monde de la boisson. Pour le remercier de son investissement, la Friche lui offre la jouissance d'une parcelle où il cultive quelques légumes. Les souvenirs de l'enfance, de la campagne nantaise, cette liberté éprouvée du temps passé chez sa tante refont surface : « *Le jardinage je connaissais, j'avais appris quand j'étais petit. Là je m'occupais de mes petites tomates, ça m'occupait et ça me permettait aussi de voir des gens.* » Grâce à ce projet mené à la Friche, à la manière dont il est parvenu à s'approprier le lieu en y donnant de son temps et de sa personne, François reprend confiance. Un horizon salutaire s'ouvre devant lui qui sécurise son quotidien et consolide son rapport positif à la vie.

### **La Friche où l'extension d'un chez-soi**

Pour François, la Friche c'est aujourd'hui « *un petit peu [son] bureau* ». C'est aussi le lieu où il vient tous les jours recharger la petite radio qui lui tient compagnie chez lui et son téléphone. Lecteur invétéré de science-fiction, il y dévore ses livres les matins d'été en terrasse à l'ombre d'un auvent. La Friche c'est le lieu du calme et du repos. Un repère dans ses journées articulées autour de petits rituels qui l'aident à tenir : « *Je viens tous les jours ici. J'ai mes petites habitudes. Je vais aux Restos du cœur, je vais aussi aux Petits frères des pauvres et aussi au Samu social qui passe devant la Friche ou sur la place Cadenas.*



*Les parcelles réaménagées par François*

*Je récupère ma nourriture. » Ce lieu c'est aussi pour lui l'espace des rencontres, aussi bien avec des habitués, des gens du quartier qu'avec des personnes de passage : « Quand je viens à la Friche il y a toujours des belles rencontres à faire. J'ai parlé l'autre jour avec une fille qui faisait un stage ici en sérigraphie et comme j'en avais fait aussi on a parlé de ça. Là où je charge mon téléphone d'habitude, je salue les gens que je connais des parcelles [les jardins partagés], je croise toujours des gens, je croise aussi des gens qui habitent le quartier. » C'est enfin le lieu de sa rencontre avec Apollinaire Gbeteglo, le travailleur social chargé de la médiation à la Friche qui prend régulièrement de ses nouvelles et contribue à l'inclure encore plus dans ce lieu qu'il a contribué à créer.*

D'autres tiers lieux ont été investigués dans l'enquête et notamment en zone rurale. C'est le cas de la Maison Jaune de Pontgoin, café associatif implanté au cœur d'un village de 1096 habitants en Eure-et-Loir et qui ravive le tissu social dans un territoire en déclin. Autrefois approvisionnés par un charcutier, une mercerie, un pompiste, une boulangerie, un bar-tabac, une supérette et dotés d'une poste et d'une banque, les habitants de Pontgouin se trouvent aujourd'hui massés sur la place centrale du village avec pour seuls commerces, un salon de coiffure, une supérette logée gracieusement dans des locaux communaux et la Maison Jaune. Grâce à l'action bénévole de certains habitués, ce lieu s'affiche sur Internet, comme « *un lieu convivial à Pontgouin pour échanger, jouer, créer, chanter...Un lieu en toute simplicité pour partager un moment ensemble* ». Après une carrière dans l'enseignement, Claire, la fondatrice décide de créer dans la Maison Jaune : « *le projet d'un lieu chaleureux* ». Le lieu devient vite un café associatif qui évolue en épicerie où les gens saluent Claire de son prénom en entrant. L'intuition de départ de Claire, de créer du lien en quittant l'Éducation Nationale devient réalité : « *C'est mon côté instit., il faut que j'organise des ateliers, sinon, ça ne va pas ! C'est un village et on avait besoin de créer du lien. Je ne le théorais pas mais ça se sentait. Tout le monde venait et passait en voiture mais personne ne parlait.* » Claire parle souvent de « *son public* » : « *quelques personnes du village, comme Madame X qui est consciente qu'un commerce dans un village c'est important donc elle fait toujours ses courses ici. Et il y a aussi une*

*autre dame, la femme du docteur, c'est ma plus vieille cliente ! Elle est attirée par les légumes bio et frais. Elle voit la qualité. » Il y a aussi les chartrains, à 25km du bourg, qui viennent déjeuner à la Maison Jaune avant de faire une promenade dans le pays. Et puis, il y a quelques habitués, irréductibles au point de continuer à appeler Claire par téléphone chaque semaine, même lorsqu'ils sont partis : « Il y a quand même beaucoup de gens tous seuls. C'est des petits rituels dans leur journée [...] Je pense à Monsieur Y, un bonhomme, grossier, terrible, qui crie. Combien de soirées en tête à tête. Il a déménagé en Bretagne mais il m'appelle deux fois par semaine (rires) ! »*

Bien sûr, ces publics, finalement disparates, viennent pour les légumes bio, pour les produits locaux du coin épicerie, pour un café ou un déjeuner. Mais ils ne viennent pas que pour acheter. Beaucoup viennent pour « *me voir, je me rends compte que c'est important (rires). Il y a une dame avec un cancer du pancréas, elle vient toujours, elle a envie de parler* ». Autour d'elle, ils s'organisent et font de la Maison Jaune un lieu de rencontres : « *En général, ce n'est pas moi qui mène les activités. J'étais partie pour des activités dès les débuts. Il y a eu beaucoup d'activités de peinture pour les enfants, de découpages. C'est plutôt les gens qui se proposent ou sinon je les pousse un peu.* » Les ateliers se multiplient, certains occasionnels (comme un concert de harpe celtique ou les ateliers enfants), d'autres récurrents (« Si on chantait ensemble », regroupant les habitants autour du chant). Claire est une passionnée du lien avec l'autre. Et les autres le lui rendent bien : « *on est chez nous ici* », dit un membre de l'atelier « *c'est notre Claire* » affirme un autre. **Le mot solitude n'est pas posé : pour chaque personne rencontrée, la Maison Jaune est un lieu de rencontres et d'épanouissement qui vient bousculer un repli sur soi et réenvisage la relation à l'autre.**

À Rueil-Malmaison, c'est la position géographique stratégique de la ressourcerie Le Cercle qui crée la rencontre. L'association et le quartier plus populaire qui l'entoure sont séparés de la commune cossue de Rueil-Malmaison par une départementale entravant la circulation des habitants d'une zone à l'autre. Ana Maria, Rueilloise, qui milite aujourd'hui au Cercle revient sur les changements de son rapport à la ville et à l'espace lorsqu'elle a découvert le lieu : « *J'ai vécu en face de ce tiers lieu qui a été réhabilité et qui était en quartier prioritaire. Moi qui vis à Rueil, je n'ai jamais traversé le boulevard, je n'avais jamais été dans la cité d'en face. Ce fameux boulevard empêchait les gens de se rencontrer. Quand je suis entrée dans ce tiers lieu j'ai dit : « J'ai osé traverser le boulevard, j'ai levé toutes les barrières que j'avais. »* » À Nanterre, la Ressourcerie crée aussi du lien entre zones pavillonnaires, à la limite de Rueil, et quartiers plus mixtes avec des barres d'immeubles. Ces deux lieux, qui regroupent des personnes autour d'un objectif commun (le dépôt d'objets ou leur rachat par des « clients » moins aisés) encouragent la présence, sur chacun de ces sites, de personnes d'origines sociales très différentes et créent aussi du lien entre les deux ressourceries. Anne-Marie Portel, 58 ans, responsable du Cercle insiste sur l'importance du rôle des tiers lieux dans le désenclavement de certaines zones : « **L'enclavement c'est un vrai sujet. Avec cette ressourcerie maintenant c'est deux quartiers qui se rencontrent. On n'est pas dans un cas où la ressourcerie favoriserait uniquement la rencontre entre des gens du même quartier. On sort de l'hyper local pour s'ouvrir aux quartiers même proches mais qui ne se parlaient pas. Maintenant, les représentations entre les différents quartiers changent et ce que les gens apprécient, c'est cette mixité spontanée.** » Désenclaver un quartier par l'implantation d'une structure qui attire des populations socialement diverses et originaires d'autres communes même limitrophes, tel est l'un des objectifs de l'association.

À Paris, l'association les Amarres, qui se décrit comme « *un tiers-lieu solidaire et festif* », couvre bien ces deux dimensions d'un espace dédié à l'accueil et à l'accompagnement de

personnes fragiles ou en difficulté et où l'on peut aussi pratiquer une diversité d'activités culturelles et de loisir. Le lieu propose des accueils de jour pour des personnes isolées, primo-arrivantes, demandeuses d'asile et réfugiées dont la plupart vivent à la rue ou dans des campements informels. Des services de première nécessité leur sont offerts (repas, douche, vestiaire, buanderie, salle de repos) ainsi qu'un accompagnement social et psychologique. Parallèlement, le lieu propose des activités (yoga, pilates, atelier vélo) et bénéficie d'une programmation culturelle de conférences et de concerts. C'est ici qu'Idriss, 41 ans, Soudanais, sans emploi, marié, un enfant, a trouvé refuge et s'est recomposé.

#### **Portrait 4 : Idriss, de l'aidé à l'aidant, se reconstruire en inversant les rôles**

Idriss grandit au Soudan dans un environnement familial plutôt stable – père policier, mère professeure des écoles, frère médecin – il étudie à l'université. Mais le pays est fracturé. Le nord et le sud s'affrontent, les libertés de la jeunesse sont bafouées. Pour résister à l'oppression, il milite pour l'union des deux Soudans, pour la liberté de croyance et de culte, pour l'égalité entre hommes et femmes et pour une éducation gratuite pour l'ensemble de la population. Un engagement coûteux dans ce régime fort qui contrôle et réprime toute contestation. Il est arrêté plusieurs fois, emprisonné. Fiché par la police, il sait qu'il doit fuir. Il arrive en France en 2019, par avion, un visa de travail en poche obtenu par un ami. Il nous reçoit aux Amarres, un tiers lieu parisien en bordure de Seine où il est bénévole depuis trois ans. L'entretien a lieu dans la salle commune, près de la buvette où il assure, entre autres, le service un jour par semaine.

#### **De la vie à la rue aux Amarres**

L'arrivée en France est rude. Comme beaucoup de demandeurs d'asile, Idriss connaît l'expérience de la rue. Il vit pendant deux mois et demi avec un groupe de « *sans-papiers* » comme lui dans le quartier de Stalingrad à Paris. Il dort dans une tente, côtoie les fumeurs de crack et les misères du sans-abrisme. Il déclare « *ne pas avoir vraiment d'amis* », seulement des contacts qui l'aident à comprendre les rouages du système administratif, qui l'orientent vers des structures d'aides sociales où il peut s'approvisionner en nourriture et en vêtements. Il décrit une solidarité fonctionnelle, basée sur des logiques utilitaires qui le plonge dans une profonde solitude : « *Tu es avec des gens mais c'est pas des amis, c'est des gens qui sont dans la galère comme toi, qui essayent de s'en sortir, on te donne des conseils, mais c'est pas des amis. C'était vraiment dur à ce moment-là* ». Idriss se familiarise peu à peu avec les codes en vigueur, se sépare du groupe. Il se retrouve à la gare routière de Bercy, située en face des Amarres. Il découvre le lieu par hasard « *en passant le matin devant* ». Il le fréquente pour laver ses vêtements et s'abriter le jour. Il reste là, seul à lire des livres en français pour s'initier à la langue. Cette langue dont il sait qu'elle sera pour lui le sésame d'une vie meilleure. Sa situation s'améliore. Il trouve un hébergement dans un foyer de demandeurs d'asile en Seine-et-Marne où il réside depuis maintenant trois ans. Là-bas c'est la campagne, les berges de la Seine où il aime se promener seul car au foyer non plus il n'a pas beaucoup d'amis : « *Je n'ai pas d'amis ici, j'ai seulement un collègue avec qui je fume* ». La vie avec les quarante autres résidents est pour lui synonyme d'ennui. Un ennui qui l'enferme dans un monde à fuir : « *Quand tu restes toute la journée sans rien faire, tu finis par fumer. Comment tu veux résister et dormir avec ce que j'ai dans la tête* ». Quand la solitude est extrême, qu'il est en proie à l'abattement il « *boit quelques bières pour [se] calmer* ». La famille est loin. Il n'a plus de nouvelles de ses parents, juste quelques contacts avec son

frère, qu'il appelle chaque jeudi grâce à la Croix Rouge. Il a aussi perdu la trace de ses amis ; un seul subsiste à Clermont-Ferrand « *mais c'est loin et le billet pour aller là-bas est cher* ».

### **Trouver sa place par l'action**

Idriss gagne tous les matins les Amarres. Il s'extrait du foyer par ce rituel calé sur des horaires de travail : « *Le matin j'arrive à 9h ici [aux Amarres] et je repars à 17h* ». C'est une conformité qui structure son existence et rythme ses journées : « *Je suis comme ceux qui travaillent et qui rentrent chez eux le soir* ». Les Amarres c'est un peu l'antithèse du foyer. Ici, Idriss rencontre du monde, il se sent utile, il est reconnu autrement qu'à travers sa condition de « *sans-papiers* ». Il commence ses premières expériences de bénévolat en cuisine. Il sera ensuite vite orienté à la buvette. Il accueille aussi les demandeurs d'asile dans leurs démarches. Il les aide à démêler l'écheveau de formulaires, à traduire leurs documents. Il aime cette fonction de traduction et d'orientation qui lui permet de donner à son tour ce qu'il a lui-même reçu. Aux Amarres, il peut s'exercer à parler le français qu'il souhaite parfaire : « *J'aime être ici, tous les gens qui travaillent ici sont français et j'ai envie de mieux parler le français et de connaître la culture* ». L'engagement bénévole, Idriss le connaît bien. S'investir ici c'est aussi raviver des mécanismes et des souvenirs heureux vécus au Soudan quand il milite avec ses compagnons de route : « *Même au Soudan j'ai toujours aimé la solidarité et le rapport qu'on peut avoir avec les gens quand on se bat pour une cause* ». Comme François, Idriss considère ce lieu comme une extension de son domicile, un espace à part, ouvert, qu'il investit le jour et où il se sent comme chez lui : « *Les Amarres c'est comme chez moi, je lave mes vêtements, je trouve aussi des vêtements, je peux rester ici comme je veux et puis je trouve de tout ici* ». C'est aussi le lieu des figures bienveillantes qui réconfortent et rassurent : « *Quand t'es fatigué, ils [les membres de l'association] te demandent comment ça va, et ça c'est important, on a besoin de ça tu comprends, ça me donne du courage* ». Les repas qu'il partage quotidiennement avec les membres de l'association et la convivialité qui y règne renforcent son attachement au lieu et contribuent à le percevoir encore un peu plus comme une extension du domicile : « *On mange tous les jours ensemble, c'est comme une petite communauté et ça, ça m'aide bien* ».



*Le lieu d'accueil des demandeurs d'asile et le hall principal Les Amarres, Paris (75)*

### **Les Amarres : s'y accrocher pour repartir**

Aux Amarres, Idriss entretient de bonnes relations avec l'ensemble des équipes. Il est connu des usagers, salue les familles qui entrent et sortent. Cette reconnaissance le décentre de sa vie axée sur l'urgence et la nécessité. Il rêve de s'installer en France, de travailler, de visiter le pays, d'apprendre son histoire. Il est habité par la volonté de s'en sortir, par une soif de connaissance : « *J'écoute beaucoup la radio, France culture surtout parce qu'il y a de la conversation* ». Conversation qu'il pratique deux jours par semaine avec d'autres bénévoles de l'association. En plus de ces activités, il s'inscrit à un cours de français. Il aimerait entrer à l'université, en Histoire, ouvrir un petit restaurant : « *un fast food dans un camion* » ou pourquoi pas « *devenir assistant social* ». Il parle de ses promenades dans Paris, près de la Bastille, du musée du Louvre qu'il a découvert avec l'association. L'entretien met en mot ce présent plus désirable qu'il parvient à construire.

## **DES CHEVILLES OUVRIÈRES AU CŒUR DES LIEUX**

**Tous ces espaces seraient vides sans la présence des travailleurs sociaux et des bénévoles qui, par leur énergie et leurs initiatives, cimentent les relations et stimulent le lien social.** C'est de ces chevilles ouvrières dont il est question ici. De ces personnes souvent animées par la passion et dont l'action, parfois difficile à mettre en œuvre, menace la stabilité de territoires pourtant indispensables au maintien du lien social. En quoi sont-elles des « *facilitatrices* » de liens ? Quelles « *techniques* » ou ressources ces acteurs de terrains mobilisent-ils dans ces lieux pour unir les personnes qui les fréquentent ?

### **Stratégies et ressources des personnes engagées sur le terrain**

Qu'ils soient ouverts ou fermés, qu'ils privilégient le collectif ou qu'ils soient fondés sur des rapports interpersonnels, ces lieux reposent sur l'action d'acteurs et d'actrices de terrain : animateurs, éducateurs, médiateurs ou bénévoles. **Créer un lieu est une chose. Faire en sorte que les personnes qui le fréquentent se rencontrent en est une autre.** En matière de lien social, la relation suppose une intention, un dessein, qui pousse l'individu ou le groupe à entrer en contact avec d'autres. Cette disposition ne va pas de soi. Elle est souvent enclenchée par l'action d'un tiers animé d'une volonté de créer la rencontre. Dans de nombreux cas, c'est la présence active sur un lieu qui permet d'identifier et d'aller vers les personnes qui en ont besoin. Mais **les lieux vivent aussi grâce à l'énergie débordante de personnes engagées sur le terrain, qu'elles soient professionnelles ou bénévoles et qui œuvrent pour la création ou le maintien des liens.**

### **Un affût bienveillant**

Apollinaire Gbeteglo, coordinateur des actions de prévention de la délinquance à la Friche de la Belle de Mai à Marseille illustre bien cette posture de l'affût bienveillant exercée par plusieurs de ses collègues. Il se présente comme celui « *qui coordonne et qui fait le lien dans cette grosse structure* ». Outre ses missions de coordination, Apollinaire use d'une technique maîtrisée pour aller à la rencontre des personnes les plus fragiles ou en marge de la Friche. Avant toute tentative d'approche, il observe longuement les comportements, les attitudes, les interactions et les logiques de groupe des usagers du lieu. Il fait parler l'indicible. Il saisit

par le regard l'absence ou le manque, décèle au travers d'une posture les fragilités. C'est ainsi qu'il repère les personnes isolées ou dans le besoin. Ceux qui, comme François, jouissent du confort matériel du lieu ; qui perçoivent en lui une ressource trahissant, en creux, les manques qu'ils éprouvent à l'extérieur. Il s'assoit toujours à un endroit stratégique - un petit muret proche de l'entrée principale - d'où il observe les allers et venues, les regroupements, les rapprochements ou au contraire les mises à distance. Il se promène sur l'ensemble du site, se rend dans des zones moins visibles et plus reculées. C'est comme ça qu'il a repéré François, en le voyant recharger, chaque jour, sa petite radio et rester à La Friche des heures durant à lire ses romans de science-fiction. **Sans cette présence et ce regard affuté, François fréquenterait probablement toujours le lieu sans avoir pu bénéficier d'aucun accompagnement.** Apollinaire identifie les fragilités, « *anticipe [aussi] les départs d'incendie* », notamment avec les jeunes du quartier qui, parfois, s'opposent aux services de sécurité. Il assure l'interface entre des mondes qui *a priori* s'affrontent, tente d'instaurer le dialogue. La représentation de son action va bien au-delà de ce qui se joue en ces lieux. Pour lui, ce qui se vit à la Friche c'est « *la mise en scène des maux qui sont vécus ailleurs* ». Les jeunes identifiés et repérés ici sont, pour certains, en proie à l'abandon, vivent une perte de sens génératrice de colère et de manque qu'Apollinaire comble par sa présence : « *ce que les jeunes veulent faire c'est juste passer du temps ici et moi je suis là pour proposer des choses et restaurer le dialogue* ». Il utilise ce qu'il appelle « *cette présence heureuse* » qui initie tout accompagnement. Une fois le lien créé, il peut alors commencer « *à travailler en individuel* », à proposer des actions qui répondent à des besoins propres, liés au parcours intime des personnes qu'il rencontre.

---

*“ Ce que les jeunes veulent faire c'est juste passer du temps ici et moi je suis là pour proposer des choses et restaurer le dialogue. ”*

---

On retrouve cette même présence de terrain et ce travail de repérage dans l'action menée par Jonathan Delacroix, médiateur social chez Humanité à Capinghem. Il décrit les personnes qu'il accompagne comme « *des personnes en conflit direct ou larvées avec des institutions et qui ne font pas valoir leurs droits* ». Jonathan est connu et reconnu à Humanité. Comme Apollinaire, il incarne ce lien entre des univers coupés les uns des autres, une courroie de transmission entre des structures et des institutions coupées de leurs usagers. C'est sur ce point qu'il agit en priorité : « *Les gens viennent voir plus facilement un médiateur qu'un agent de la Mairie qui fait trop académique et qui est moins accessible* ». Contrairement aux institutions qui supposent d'y recourir pour obtenir leur aide, Jonathan, comme Apollinaire viennent chercher les personnes en difficulté. Leur maîtrise de « *l'aller vers* »<sup>37</sup> permet aux plus fragiles et aux plus isolés de bénéficier malgré leur repli d'un accompagnement : « *L'isolement c'est aussi beaucoup ceux qui restent chez eux et ceux-là il faut aller les chercher (...)* Pour que ça fonctionne il faut être présent, on a une mission de présence active et de proximité, ça fait partie de notre mode opératoire. Il faut aller vers les habitants, les usagers, ne pas avoir peur du contact. »

### **L'énergie et la passion du métier**

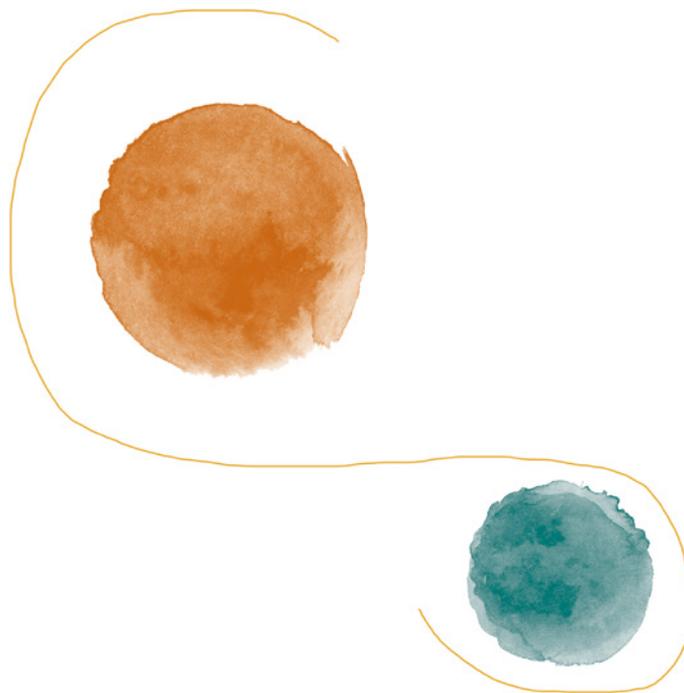
Si des méthodes comme « *l'aller vers* » sont appliquées pour favoriser le lien et la rencontre, il existe aussi des compétences relationnelles et des dispositions qui contribuent, comme les premières, à insuffler du lien dans ces lieux. **L'engagement sur le terrain requiert chez celles et ceux qui l'exercent une énergie débordante, au service des causes qu'ils portent.** Le projet El Cagette de Roubaix, porté par Anne Macou-Lescieux, sa fondatrice, n'aurait pu voir le jour sans sa forte implication personnelle. Mue par la volonté de rendre accessible le « *bien manger* » aux populations les plus précaires, elle crée cette épicerie sociale et solidaire

**37** Ces démarches désignent, de manière générique, des modes d'intervention « hors les murs » qui amènent les travailleurs sociaux « à sortir physiquement de leur structure pour aller à la rencontre des populations dans leurs milieux de vie ». Il s'agit de manière générique de sortir d'une logique de guichet pour aller au-devant des personnes. in Parisse, J. & Porte, E. (2022). *Les démarches d'« aller vers » dans le travail social : une mise en perspective.* Cahiers de l'action, 59, 9-16.

au centre de ce quartier défavorisé sur : « *une rencontre, un hasard avec un producteur qui livrait à côté de chez [elle] des cagettes, ça a commencé avec des voisins et puis ensuite, la boulangère qui s'est installée est venue vendre son pain, les micro-brasseurs sont aussi venus vendre leur bière* ». De fil en aiguille, l'association prend de l'ampleur et devient progressivement un point de repère central du quartier. Le projet, qui démarre dans un garage, fédère autour d'Anne des ressources bénévoles de plus en plus nombreuses. L'association compte aujourd'hui plus de quatre-cents adhérents, développe son épicerie, est soutenue par des producteurs locaux, organise des ateliers, des livraisons de soupe pendant le confinement afin de maintenir le lien avec et entre les riverains et des actions à même la rue.

On retrouve cette même énergie chez Rania Aougaci, médiatrice et coordinatrice de la Conciergerie d'Air Bel à Marseille qui a aussi démarré son activité dans un local vétuste, non destiné à l'activité qu'elle souhaitait mettre en place et qui, forte de sa ténacité, est parvenue à obtenir un local plus digne d'où naissent aujourd'hui les projets proposés aux riverains. Rania, qui ne compte plus ses heures, qui quand elle ne reçoit pas les usagers au local de l'association est sur le terrain, au bas des tours ou auprès des habitants fait montre d'une disponibilité sans égal au détriment parfois de sa propre vie personnelle. **Son engagement, qui dépasse le cadre strict de la sphère professionnelle, s'immisce dans sa vie, brouillant ainsi les frontières entre le travail et le hors travail, entre le temps pour soi et le temps pour autrui.**

Ces acteurs et actrices de terrain ont en commun la particularité d'inspirer confiance aux personnes auprès de qui ils viennent en aide. Cet élément essentiel est d'ailleurs largement repris dans les propos des personnes seules ou isolées rencontrées, qui insistent toutes sur les bénéfices de leur action, sur le caractère central, parfois vital de leur présence et sur les conséquences de celle-ci dans leur vie.



# CONCLUSION

Prendre les territoires et les lieux comme prisme d'analyse de la solitude et de l'isolement permet d'identifier les mécanismes qui les produisent et ceux qui, au contraire, permettent de les endiguer. C'est parce que : « *la matérialité des lieux fréquentés, les opportunités de rencontres qu'ils impliquent et les manières d'agir qu'ils engagent sont fortement susceptibles de participer à la formation et à la transformation des individus* »<sup>38</sup> qu'une approche spatiale et géographique de la solitude et de l'isolement doit être pensée pour lutter contre ces deux phénomènes. Un travail réflexif a été mené par les personnes en charge du bon fonctionnement des lieux dits du lien (associations, régies de quartier, centres sociaux, tiers-lieux, etc..) pour comprendre et analyser ce qui, au sein d'un espace, isole ou au contraire relie.

**38** Cayouette-Remblière, Joanie, Gaspard Lion, et Clément Rivière. « Socialisations par l'espace, socialisations à l'espace. Les dimensions spatiales de la (trans) formation des individus », *Sociétés contemporaines*, vol. 115, no. 3, 2019, pp. 5-31.

L'enquête quantitative a notamment permis de révéler le haut potentiel des lieux publics dans la création ou la reprise de liens chez les personnes seules ou isolées. Elle a aussi permis de décrire plus finement les profils des personnes les plus exposées à la solitude et à l'isolement en révélant notamment de fortes variations de sexe, d'âge, de statut matrimonial et surtout de niveau de revenus. Les personnes les plus précaires sont toujours les plus isolées, en particulier les personnes au chômage et les personnes disposant de faibles revenus dont le taux d'isolement est bien supérieur à celui du reste de la population. La localisation géographique, c'est-à-dire le fait de vivre en ville ou à la campagne, dans un quartier populaire ou dans un grand centre urbain a, elle aussi une influence notable sur les taux de solitude et d'isolement relevés dans ces différentes zones. Les campagnes et les quartiers prioritaires sont, comme nous l'avons vu, particulièrement touchés par ces deux phénomènes. Cette étude met également en évidence que la saisonnalité influence le rapport aux liens, en particulier chez les jeunes qui se sentent massivement plus seuls en été.

Les apports de l'enquête qualitative ont notamment révélé le rôle majeur des acteurs et des actrices de terrain dans le maintien du lien social. Leur présence active sur les lieux investigués et les aptitudes qu'ils déploient pour identifier les personnes les plus en retrait sont les premiers maillons d'une chaîne, amorçant la reprise de liens. Leur détermination à extraire les plus isolés de leur repli et le lien étroit sur la durée qu'ils instaurent avec eux, contribuent à renforcer la dynamique enclenchée des premiers contacts. La possibilité de créer des liens dans un lieu dépend également du rapport que les individus entretiennent à l'espace. Leur mise en place dépend beaucoup de la manière dont les personnes se sentent dans les lieux qu'ils investissent ou traversent. Pour que le lien advienne, pour que la rencontre ait lieu, il faut que les usagers s'approprient l'espace, qu'ils s'y sentent légitimes, à leur place. Cet investissement physique prend souvent la forme d'une implication dans les activités proposées mais aussi dans l'organisation ou l'entretien des structures. Participation qui encourage le renversement des rôles d'aidé à aidant rétablissant un certain équilibre relationnel entre accompagnants et personnes accompagnées. Car comme nous l'avons vu, la reprise de liens se construit autour d'un échange et ne peut se produire sans penser le potentiel capacitaire des personnes accompagnées.

C'est par une perspective dynamique, qui pense l'individu en mouvement, d'un lieu de solitude vers un lieu du lien, que les fragilités relationnelles sont ici pensées. Une démarche

qui interroge les processus à l'œuvre permettant d'extraire les personnes seules ou isolées des lieux qui les enferment et les empêchent, vers des lieux où le lien social se répare et se recompose. Des lieux qui font émerger la rencontre et qui encouragent la reprise d'une sociabilité positive et structurante. C'est ce cheminement qui est retracé tout au long de ce rapport. Partir des géographies de l'isolement, de ces lieux enclavés, coupés des centres et de leurs dynamiques sociales, c'est intégrer les dimensions objectives et structurelles qui produisent l'isolement. C'est d'abord rappeler que ces phénomènes sont inextricablement liés à des facteurs physiques, à des réalités matérielles qui dépassent les logiques personnelles et les parcours individuels. Bien que la subjectivité, en la matière, ait aussi toute sa place – notamment dans le rapport qu'entretiennent les individus au sentiment de solitude – l'isolement est d'abord une affaire sociale, produit par des dispositifs qui le créent ou l'accentuent.

---

*“Se rendre dans des lieux qui relient, c'est rencontrer des personnes en reprise de liens.”*

---

Se rendre dans des lieux qui relient, c'est rencontrer des personnes en reprise de liens. C'est comprendre, à travers leur récit, ce qui précisément leur a permis de raviver une sociabilité éteinte ou momentanément en panne. C'est partir à la recherche de tous ces « ingrédients » - qu'ils soient humains ou liés à la morphologie, à l'aménagement ou au mode d'organisation d'un espace – qui facilitent le lien et autorisent les individus à se sentir

à leur place. Car c'est aussi la place et son corollaire, la légitimité d'investir un lieu dont il est aussi question ici. Habiter le monde, se sentir à l'aise, s'autoriser à entrer, accepter de rester, prendre (sa) part et agir avec d'autres, font partie encore pour nombre de personnes seules et isolées du défi à relever.

# PRINCIPAUX ENSEIGNEMENTS : L'ESPACE COMME ENJEU DU LIEN SOCIAL

Quatre grands enseignements ressortent de l'analyse croisée des données recueillies auprès des acteurs et des actrices de terrain et du matériau collecté auprès des personnes seules ou isolées.

## **Inclure le territoire dans la lutte contre l'isolement**

Le rapport des individus à l'espace et aux territoires constitue, tout autant que d'autres critères structurants comme le niveau social, l'âge, le revenu, une dimension fondamentale pour comprendre l'isolement. L'espace peut isoler par des frontières matérielles et bien réelles mais aussi par les représentations et l'image que l'on en a. **En agissant, par le changement des imaginaires ainsi que par la création d'infrastructures, sur le rapport et l'appropriation des individus à l'espace**, on encourage le mouvement et l'échange et par là, on peut renforcer le lien social.

## **Investir l'espace public pour encourager la reprise de liens**

C'est parce que l'espace public est traversé par le plus grand nombre que sa structuration constitue un enjeu majeur de lutte contre l'isolement et de promotion du lien social. **Penser ces espaces (parcs, jardins, places, marchés) comme lieux d'actions et d'événements par l'ensemble des parties prenantes concernées** apparaît donc essentiel, notamment car ils sont davantage fréquentés par les personnes isolées. Investir ces lieux de cette façon répondrait à un enjeu majeur des acteurs et actrices de terrain : parvenir d'une part à repérer les personnes seules ou isolées et d'autre part à les extraire d'un repli parfois installé de longue date.

## **Promouvoir la médiation pour incarner les lieux**

Les lieux du lien décrits dans cette enquête sont aussi l'œuvre d'acteurs et d'actrices de terrain qui accueillent, accompagnent et cimentent les relations tissées en leur sein. Les personnes qui fréquentent les lieux investigués sont écoutées et par une présence active, elles sont encouragées à s'extraire de chez elles, à investir l'extérieur et renouer avec le monde. Cet investissement renforce et consolide les parcours des personnes concernées. **Il est donc précieux de maintenir, soutenir et renforcer l'engagement des acteurs et actrices de terrain.**

## **Encourager « le faire », favoriser l'ancrage dans un lieu**

Impliquer les personnes accompagnées dans l'organisation, la gestion, l'entretien ou l'embellissement d'un lieu permet d'atteindre deux objectifs qui agissent l'un sur l'autre. C'est en « faisant » que les liens se créent, mais aussi que les personnes concernées passent du simple rôle d'utilisateur à celui de personne participant à l'existence même du lieu. Si le premier rôle renvoie à une posture plus passive, le second met l'accent sur la capacité d'agir. **La personne devient alors une ressource pour le lieu et pour les autres**, ce qui participe à revaloriser l'estime qu'elle a d'elle-même.

# BIBLIOGRAPHIE

Amsellem-Mainguy Y., *Les filles du coin. Vivre et grandir en milieu rural*. Les presses de Sciences Po, Paris, 2021

Auger M., *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, éditions du Seuil, 1992

Baronnet J. et Best A., « Aux portes de la rue ou quand les institutions produisent de l'exclusion : les sortants de la protection de l'enfance », *Recherche sociale*, vol. 227, no. 3, 2018, pp. 5-75.

Capron G., « Les centres commerciaux à Buenos Aires : les nouveaux espaces publics de la ville de la fin du vingtième siècle », *Annales de la recherche urbaine*, n°78, Paris MELT

Cayouette-Remblière J., Lion G., et Rivière C., « Socialisations par l'espace, socialisations à l'espace. Les dimensions spatiales de la (trans)formation des individus », *Sociétés contemporaines*, vol. 115, no. 3, 2019, pp. 5-31.

Chabault V., *Éloge du magasin. Contre l'amazonisation*, Gallimard, 2020

Coquard B., *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*. La découverte, Paris, 2019

Cosquer A., « Pourquoi la nature nous fait-elle du bien ? », *Rhizome*, vol. 82, no. 1, 2022, pp. 13-14.

Crédoc, « *Construction et caractérisation de l'offre des bibliothèques situées en quartiers prioritaires de la politique de la ville ou à proximité* », Etude réalisée à la demande de la Bibliothèque Publique d'Information (BPI), octobre 2018

Granovetter M., 1973 « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, vol. 78, n° 6

Observatoire des inégalités, *Rapport sur la pauvreté en France*, 3<sup>e</sup> édition 2022-2023.

Observatoire National de la Politique de la Ville, *Vulnérabilités et ressources des quartiers prioritaires*, rapport 2020.

Rissoan O., 2004, « Les relations amicales des jeunes : un analyseur des trajectoires sociales lors du passage à l'âge adulte », *Genèses*, n°54, 2004/1

Petits Frères des Pauvres, *Solitude et isolement des personnes âgées en France : quels liens avec les territoires*. Rapport #3 septembre 2019

Renahy N., *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*. La découverte, Paris, 2010

Riffaut H. « Entre les lignes. Enquête sur les nageurs réguliers de la piscine Pontoise de Paris », *Emulations*, 2017

Riffaut H., Stevanovic J., « Etude de réception de la nouvelle offre de visite Bienvenue au Louvre », Paris, Musée du Louvre, 2017.

Schwartz O., *Le monde privé des ouvriers*, PUF, 1990

Ter Kuile C., *Le pouvoir des rituels. Faire de ses activités quotidiennes une source de spiritualité*, Guy Trédaniel, 2022

Yaouancq F., Duée M., « Les sans-domicile en 2012 : une grande diversité de situations », INSEE, France, portrait social - édition 2014

# ANNEXES

## TABLEAU RÉCAPITULATIF DES PERSONNES INTERROGÉES

Prénom	Âge	Situation à l'égard de l'emploi	Situation familiale	Localisation géographique
Anne-Solène	38	Éducatrice spécialisée	Célibataire sans enfant	Paris
Younes	17	Sans emploi	Célibataire sans enfant	Marseille
François	56	Sans emploi	Divorcé, deux enfants	Marseille
Nassera	55	Sans emploi	Veuve, deux enfants	Marseille
Luc	24	Sans emploi	Célibataire sans enfant	Marseille
Jean-Benoît	38	Sans emploi	Célibataire sans enfant	Marseille
Hakim	19	Sans emploi	Célibataire sans enfant	Marseille
Nora	54	Sans emploi	Divorcée, deux enfants	Marseille
Catherine	63	Retraitée cadre	Divorcée, deux enfants	Marseille
Vincent	25	Etudiant en Master d'histoire	Célibataire sans enfant	Paris
Idriss	41	Sans emploi (bénévole)	Marié, un enfant	Paris
Sara	32	Agente immobilière	En couple, un enfant	Roubaix
Christine	71	Retraitée	En couple, un enfant	Roubaix
Nicole	39	En arrêt maladie	Divorcée, un enfant	Roubaix
Léon	82	Retraité technicien	Veuf, quatre enfants	Banlieue lilloise
Fabien	29	Etudiant en Master d'art	Célibataire sans enfant	Loos
Sandrine	25	Étudiante en Licence de lettres	Célibataire sans enfant	Loos
Anne-Marie	77	Retraitée, Education nationale	Veuve, deux enfants	Banlieue lilloise
Pablo	23	Salarié d'une association politique	En couple sans enfant	Villeneuve d'Ascq
Karine	58	Gestalt thérapeute	En couple	Nanterre
Samia	40	Sans emploi	Mariée, trois enfants	Nanterre

## LISTE DES MEMBRES DES ASSOCIATIONS PARTICIPANTES À L'ENQUÊTE

**AFEV (Association de la Fondation Étudiante pour la Ville)** – Lille (59) : **Catherine Kev**, déléguée territoriale métropolitaine.

**Centre social Agora** – Marseille (13) : **Anne-Marie Tagawa**, responsable.

**Conciergerie d'Air Bel** – Marseille (13) : **Rania Aougaci**, médiatrice et coordinatrice.

**El Cagette** – Roubaix (59) : **Anne Macou-Lescieux**, fondatrice.

**Génération et Cultures** – Lille (59) : **Anne-Sophie Lapalus**, présidente.

**Humanités** – Capinghem (59) : **Jonathan Delacroix**, médiateur.

**La Friche de la Belle de Mai** – Marseille (13) : **Apollinaire Gbeteglo**, coordinateur des actions de prévention de la délinquance et **Stéphane Pinard**, responsable territorial.

**La Maison Jaune** – Pontgouin (28) : **Claire Carrat**, fondatrice.

**Le Cabanon de Simon** – Marseille (13) : **Bertrand Fournier le Ray**, directeur de communauté.

**Le Cercle (Ressourcerie de Nanterre et Rueil-Malmaison)** – Nanterre et Rueil-Malmaison (92) : **Anne-Marie Portel**, fondatrice.

**Les Amarres** – Paris (75) : **Suzanne Laquerre**, capitaine des Amarres.

**Régie de quartier de Nanterre** – Nanterre (92) : **Isabelle Stoïanoff**, directrice adjointe.

**Repairs75 !** – Paris (75) : **Mamadou Suaibu**, président.

*Nous remercions chaleureusement l'ensemble des participants et des participantes à l'enquête pour leur précieuse contribution et temps consacré.*





**Retrouvez les études  
de l'Observatoire de la philanthropie  
sur [fondationdefrance.org](http://fondationdefrance.org)**

